

« Ceux qui viendront dans cette école s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite à la place qu'il conviendra. Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. »

Jacques Lacan

« Acte de fondation » (21 juin 1964),
Autres Écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 239.

École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien – France
118 Rue d'Assas – 75006 PARIS
Tél. : 01 56 24 22 56
www.champlacanienfrance.net

*Quatre se choisissent, pour poursuivre un travail
qui doit avoir un produit. Je précise produit
propre à chacun, et non collectif.*

J. Lacan, D'écolage, 11 mars 1980

Le bulletin des cartels se propose de recueillir les élaborations produites par les membres des cartels et transmises par les plus-uns, afin de les diffuser auprès des membres de la communauté d'École.

Lors des soirées ou des après-midis de cartels, certains se risquent en effet à témoigner et à prolonger le débat amorcé dans leur cartel, en soumettant ainsi leurs écrits à une discussion élargie sur un thème de travail qui est parfois commun à plusieurs cartels.

« [...] écrire est soulever des questions auxquelles il appartient à d'éventuels destinataires de répondre, dussent-ils à leur tour les laisser en suspens, [...] écrire n'est pas se retrancher de la communauté, soliloquer dans un désert sans avoir souci d'être entendu¹ [...] »

Dans ce bulletin de septembre 2016 (sixième édition), les textes publiés sont issus de rencontres inter cartels, dont une mise à ciel ouvert d'un cartel, organisées par les pôles de l'EPFCL :

- Le 12 septembre 2015 à Sète (Pôle 3et 4)
Ghislaine GRANDET,
Lina PUIG
- Le 26 septembre 2015 à Quimper (Pôle 9)
Emmanuel CARAËS
- Le 14 novembre 2015 à Aix-en-Provence (Pôle 2)
Joëlle HUBERT LE ROMAIN,
Victoria GRACE
- Le 26 novembre 2015 à REIMS (Pôle 14)
Patricia VASSAUX
- Le 9 janvier 2016 à Toulouse (Pôle 6)
Françoise HURSTEL

1. L.-R. des Forêts, *Face à l'immémorable*, Œuvres complètes, Gallimard, 2015, p. 1029.

- Le 23 janvier 2016 à Paris (Pôle 14)
Dominique Alice DECELLE
Camilio GOMEZ
- Le 21 mai 2016 à Paris (Intercartel -inter pôles- inter forums)
Isabelle CHOLLOUX (Pôle 14)
Bernard NOMINE (Pôle 8)
Sara RODOWICZ- SLUVARSKY(Forum de Pologne)
Colette SOLER (Pôle 14)

Lors de ce dernier inter cartels de l'année, où un membre d'un forum polonais rattaché au dispositif France avait été invité, un débat s'est ouvert sur la fonction même du dispositif cartel, inventé par Lacan il y a plus de cinquante ans, et sa pertinence actuelle dans notre École de psychanalyse.

Les exposés des intervenants et la discussion qui a suivi, ont amené des questions que la lecture de ce bulletin vous invite à poursuivre...

J'en cite quelques unes :

Qu'est-ce qui fait le succès du dispositif cartel qui a su « résister » à bien des crises des différentes institutions analytiques ?

En quoi est-il encore subversif ? Comment sert-il la transmission de l'expérience analytique ? Comment traite-t-il le réel de l'intransmissible ?

Quel type d'identification fonde le lien libidinal entre ses membres et le différencie d'un groupe de lecture de textes ?

Quels types d'échanges sont à favoriser ou à promouvoir pour questionner les produits de cartels exposés et qui ont été adressés à l'EPFCL ?

Bonne lecture et bonne réflexion !

Anne Castelbou-Branaa, Responsable des cartels 2015/2017

SÈTE **R** **encontre inter cartels**

12
septembre
2015

**Organisée par les Pôles Aude-Roussillon
et Rhône-Languedoc**

Y a d'l'un

GHISLAINE GRANDET

Cartel sur le Séminaire « Encore », composé de G. Grandet, G. Lacombe, C. Ochea, A. Peirera, F. Rouget, Plus-un : L. Puig

Ma question au début de ce cartel, même si j'avais du mal à la formuler, tournait autour du « Un ». Au début du séminaire *Encore*, Lacan reprend cet énoncé qu'il a introduit dans le séminaire précédent ...ou pire : « Y a d'l'Un ». Il dit : « *Y a d'l'Un* [...] L'Un ne tient que de l'essence du signifiant. Si j'ai interrogé Frege au départ, c'est pour tenter de démontrer la béance qu'il y a de cet Un à quelque chose qui tient à l'être, et, derrière l'être, à la jouissance¹. »

De quel signifiant s'agit-il ?

Le parcours d'une analyse nous invite à dire des bêtises, encore et encore, et l'analyste en position de semblant interpelle le sujet sur sa jouissance, organisée à partir du grand Autre. L'analysant, par ses dits, produit des S1, des essaims de S1, coupés du savoir, en position de vérité.

$$\frac{a}{S2} \longrightarrow \frac{\$}{S1}$$

//

La fonction de la parole dans le discours analytique mène à la production de signifiants de la bêtise S1, mais c'est dans leurs nonsens, lapsus, rêves que se trouve leur signification de jouissance à déchiffrer. « À la vérité, nous verrons qu'il faut renverser, et au lieu d'un signifiant qu'on interroge, interroger le signifiant Un^2 ... »

1. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 12.

2. Id., p. 23.

Y a d'Un

Lacan ajoute : « Le signifiant, c'est la cause de la jouissance », mais aussi « le signifiant, c'est ce qui fait halte à la jouissance³. »

Ce savoir insu S2, que charrie le S1, est une énigme et se retrouve dans la phrase « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit, dans ce qui s'entend⁴ ». Le dire est à reprendre toujours, il ne peut se clore dans un dit définitif, tandis que l'autre effet du langage est l'écrit.

Et ce qui s'écrit, dit Lacan, c'est la lettre. L'inconscient se lit, la lettre s'écrit ; « les lettres *font* les assemblages, les lettres *sont* et non pas désignent ces assemblages, elles sont prises comme fonctionnant comme ces assemblages mêmes », qu'il nommera lalangue en un seul mot.

Il revient sur « l'inconscient est structuré comme un langage » en précisant que l'important est « de prendre le langage comme étant ce qui fonctionne pour suppléer l'absence de la seule part de réel qui ne puisse pas venir à se former de l'être, à savoir le rapport sexuel⁵ ».

Lacan dira : « Cet être on ne fait que le supposer à certains mots [...] Le symbolique ne se confond pas avec l'être, mais [qu'] il subsiste comme ex-sistence du dire⁶. » Peut-on y entendre là, la jouissance perdue qui a fondé l'être ?

Ce qui parle ne sait pas ce qu'il dit et en dit plus qu'il ne sait. Ce savoir impossible est inter-dit et permet l'accès à une sorte de réel. « C'est ainsi que s'ouvre cette sorte de vérité, la seule qui nous soit accessible⁷. »

Le sujet, « le *Je* n'est pas un être mais un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude, sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire [...] qu'il ne peut pas s'écrire⁸. »

Si depuis le début de ce séminaire, Lacan affirme qu'il n'y a pas de métalangage qui donnerait le principe de la langue, puisque même les mathématiques nécessitent le langage pour prendre sens, il lui faut pourtant dire en quoi le métalangage se confond avec la trace laissée par le langage, qu'il nomme lalangue.

3. *Id.*, p. 27.

4. *Id.*, p. 20.

5. *Id.*, p. 46-47.

6. *Id.*, p. 107-108.

7. *Id.*, p. 108.

8. *Id.*, p. 109.

C'est ainsi qu'il en vient à l'écriture, les lignes, les dimensions et le nœud borroméen où il suffit qu'une lettre ne tienne pas pour que toutes se dispersent. Il dit alors : « C'est en quoi le nœud borroméen est la meilleure métaphore de ceci, que nous ne procédons que de l'Un¹. » Et c'est pour Lacan la meilleure façon de traduire la formule « je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça² ». Dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de l'objet *a*, ce quelque chose où s'inscrirait un rapport plein entre ce qu'il est de l'Un avec ce qui reste irréductiblement l'Autre, ce quelque chose qui vient se substituer au sujet de la demande sous la forme de la cause du désir, semblant du rapport sexuel. « La réciprocité entre le sujet et l'objet est totale. Pour tout être parlant la cause de son désir est strictement équivalente [...] à sa pliure que j'ai appelée division du sujet » et nous retrouvons là le mathème du fantasme \$ ◇ a.

Alors qu'en est-il de cet *Ya d'l'Un*? Nous aurons la réponse quelques pages après : « Il est évident que rien n'est, sinon dans la mesure où ça se dit que ça est. S2 j'appelle ça » que Lacan nous invite à entendre dans l'équivoque « est-ce d'eux? ». De l'Un et de l'Autre, du rapport sexuel?

Le Un incarné dans la langue est ce que Lacan appelle le signifiant maître, le signifiant Un qu'il illustre avec un rond de ficelle dont le nœud possible avec un autre est à interroger.

1. *Id.*, p. 116.

2. *Id.*, p. 114.



— Encore ?!

— Non... du nouveau plutôt.

LINA PUIG

Cartel sur le Séminaire « *Encore* », composé de G. Grandet, G. Lacombe, C. Ochea, A. Peirera, F. Rouget, Plus-un : L. Puig

Il s'agit de l'amour. Avec le séminaire *Encore*¹ (1972-1973), Lacan pose un regard neuf sur l'amour, ouvrant une nouvelle perspective là où, au fil des textes antérieurs, il avait plutôt instruit un procès à charge. Avec *Encore*, Lacan a quitté le champ de la mise en accusation de l'amour, dit Colette Soler dans *L'Inconscient, qu'est-ce que c'est*² ?

Tout au long de ses dix-neuf séminaires, les griefs contre l'amour ont tenu « le haut de l'affiche³ » dans l'enseignement de Lacan : de quels maux a-t-il été accusé ?

En 1960, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir⁴ », on trouve la formule « aimer, c'est vouloir être aimé », révélant de l'amour sa visée intéressée. Dans le séminaire *Le Transfert*⁵ (1960-1961), c'est le soubassement de l'amour, à savoir la destructivité du désir, qui le discrédite : sous les feux de l'amour, la visée du désir destructeur destitue le partenaire. Celui-ci en tant que grand Autre indexé de l'idéal, chute. Il est réduit « à sa fonction de cause, voire de plus-de-jour⁶ ».

$\frac{A}{a}$ écrit la métaphore du désir.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

2. C. Soler, *L'Inconscient, qu'est-ce que c'est ?*, Formations cliniques du Champ Lacanien, 2007-2008.

3. *Id.*, p. 99 à 113.

4. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001.

6. C. Soler, « Le symptôme et l'analyste », Formations cliniques du Champ Lacanien, Année 2004-2005, p. 92.

— Encore ?! — Non... du nouveau plutôt.

L'amour ment sur le vrai partenaire qui est l'objet *a* sous l'image *i(a)*. Si les masques tombaient comme dans *Un drame bien parisien* d'Alphonse Allais, à la fin du bal toutes les Marguerite et tous les Raoul ne pourraient que se dire « ce n'était pas elle, ce n'était pas lui ». Avec le séminaire *L'Angoisse*⁷ (1962-1963), Lacan corrige l'effet de destructivité du désir. La nomination y introduit une limite. Nommer *a* a un effet identifiant, un effet d'être. Dans *Télévision*⁸ en 1973, l'amour ne veut rien savoir de la castration qui est au fondement du désir et qui a une incidence sur la jouissance. Ainsi, le névrosé, qui « recule » devant le réel de l'inconscient qui nous fait un destin de castration, est un « lâche » relativement à l'éthique de la psychanalyse.

Dans *Encore*, Lacan pointe ce qui peut rester inaperçu : « parler d'amour est en soi une jouissance⁹ », une jouissance qui ne demande rien à personne, rien à l'objet d'amour. Cela fait écho à cette autre formule : « là où ça parle, ça jouit¹⁰. »

Ce sont « des jugements éthiques » par rapport à l'éthique psychanalytique. Ils concernent la position du sujet devant le réel de l'inconscient, pas devant n'importe quel réel, souligne Colette Soler dans *L'Inconscient, qu'est-ce que c'est*¹¹ ?.

L'amour de transfert appelle une réserve¹². Attendu dans le dispositif freudien, il est un amour nouveau dans le sens où il s'adresse au savoir, au savoir inconscient. Il a une portée épistémique : il attend un effet d'interprétation plutôt qu'un effet d'être (Cf. « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits*¹³ »). Mais il est lui aussi illusoire car il résiste à la révélation analytique de la castration.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

8. J. Lacan, « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op. cit.*, p. 77.

10. *Id.*, p. 104.

11. C. Soler, *L'Inconscient, qu'est-ce que c'est ?*, *op. cit.*, p. 99

12. *Id.*, p. 100.

13. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 553.

Avec le *Séminaire XX, Encore*, il y a réhabilitation de l'amour. La thèse de Lacan est la suivante : « ce qui supplée au rapport sexuel [qu'il n'y a pas], c'est précisément l'amour¹⁴ » et il ajoute à la page suivante « il faut que par l'intermédiaire de ce sentiment [...] ça aboutisse [...] à la reproduction des corps¹⁵ ».

L'amour, qu'est-ce que c'est ?

C'est un rapport de sujet à sujet, entre deux sujets [$\$ \diamond \$$] et non pas entre deux corps.

« Dans l'amour ce qui est visé, c'est le sujet comme tel, en tant qu'il est supposé à une phrase articulée [...]. Un sujet, comme tel, n'a pas grand-chose à faire avec la jouissance. Mais, par contre, son signe est susceptible de provoquer le désir. Là est le ressort de l'amour. [...] où se rejoignent l'amour et la jouissance sexuelle¹⁶. »

L'amour, c'est un affect du sujet. Il découle de la nécessité inhérente à la structure langagière, laquelle programme l'incomplétude, la soustraction d'être. L'amour est une demande d'être, de réalisation d'être. Le sujet espère que l'amour viendra compenser cette part perdue qui lui a été soustraite par le langage, du fait qu'il parle.

C'est à la fin du séminaire *Encore* que Lacan introduit l'amour comme affect, un effet d'affect – un *effect* – de l'inconscient réel constitué de la lalangue. Il y reconnaît un signe, le signe d'une perception de l'inconscient réel et de ses effets¹⁷.

L'amour est reconnaissance obscure de l'Autre, « reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient¹⁸ », c'est-à-dire de la façon dont l'Autre est affecté par le destin de castration que lui fait l'inconscient.

Ainsi amour et savoir inconscient ont partie liée : « le savoir qui structure [...] l'être qui parle, a le plus grand rapport avec

14. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op. cit.*, p. 44.

15. *Id.*, p. 45.

16. *Id.*, p. 48.

17. C. Soler, *L'Inconscient, qu'est-ce que c'est ?*, *op. cit.*

18. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.

— Encore ?! — Non... du nouveau plutôt.

l'amour. Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients¹⁹. » C'est dire que l'amour est la manifestation d'une reconnaissance entre deux savoirs inconscients, deux lalangues, qui se reconnaissent à toutes sortes d'affects imprévisibles et énigmatiques.

L'amour prend donc la fonction nouvelle de révéler la présence de l'inconscient, de révéler ses effets. Colette Soler précise que loin d'être aveugle, il serait l'unique indice d'une inter-perception entre deux parlêtres, faits de deux lalangues, ajoutant que le rapport entre « deux lalangues jouies [...] [n'a] pas forcément à voir avec l'acte sexuel²⁰ ».

Il n'y a « pas de rapport sexuel [...] mais un rapport d'amour qui reconnaît [...] l'Autre, la façon dont cet Autre est affecté par le savoir insu de *lalangue* ». Ce qui est reconnu ne peut être articulé mais montré, la reconnaissance peut être montrée. « Le mystère de l'amour [...] est mis en scène. »

Est-ce que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire ?

À cette question, Lacan répond : « Cette reconnaissance n'est rien d'autre que la façon dont le rapport dit sexuel – devenu là rapport de sujet à sujet, sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient – cesse de ne pas s'écrire » sur le mode de la contingence²¹.

Il met les points sur les i : l'apparente nécessité de la fonction phallique se découvre n'être que contingente. C'est en tant que mode du contingent que la fonction phallique cesse de ne pas s'écrire. Ce n'est que comme contingence que le phallus, par la psychanalyse, a cessé de ne pas s'écrire, rien de plus. Il n'est pas rentré dans le champ du nécessaire, du « ne cesse pas de²² ».

Le rapport sexuel ne cesse pas de ne pas s'écrire.

C'est la contingence qui soumet le rapport sexuel, pour l'être parlant, à n'être que le régime de la rencontre.

19. *Ibid.*

20. C. Soler, *L'Inconscient, qu'est-ce que c'est?*, op. cit., p. 112-113.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, op. cit., p. 131-132.

22. *Id.*, p. 86.

Il faut conclure qu'au niveau de l'amour nous ne sommes pas dans la logique du nécessaire, mais dans celle des contingences surprenantes. *Encore* s'écarte du modèle mathématique. « Le truc analytique ne sera pas mathématique²³ », nous dit Lacan dans *Encore*. Ce mot « truc » en rabat de l'idéal logico-mathématique, donnant une place dynamique à ce qui est de l'ordre de la créativité, de la trouvaille.

23. *Id.*, p. 105.

QuimpEr

R
ncontre inter cartels

26
septembre
2015

Organisée par le Pôle Ouest

Quels liens entre l'interprétation de l'Autre et la constitution du sujet ?

EMMANUEL CARAËS

Cartel sur le Séminaire « Le Désir et son interprétation », composé de S. Beaumont, A. Boissé, E. Caraës, C. Goupille, Plus-un : M.-H. Cariguel

Je travaille dans une pouponnière sociale. Les enfants accueillis, âgés de quelques jours à trois ans, sont retirés de leur milieu familial sur décision judiciaire. Les rencontres avec certains enfants et leur mère m'amènent à questionner l'impact de paroles et de soins maternels sur la construction de l'enfant. À partir de ce questionnement, j'ai souhaité travailler en cartel *Le Désir et son interprétation*¹. Au moment de formuler ma question, je pense à Isabelle, petite fille arrivée après sa naissance à la pouponnière, car à la maternité le personnel repère les difficultés de la mère à s'en occuper. Ce sont les cris de la petite fille qui attirent l'attention des soignants et les amènent à entrer dans la chambre, la mère ne faisant pas appel à ce moment-là. Elle exprime que sa fille lui en veut. N'y trouvant pas d'explication, elle reste stoïque à la regarder. Invitée à la nourrir, à la changer, elle reste les bras tendus, l'enfant dans les mains. Elle ne fait pas du cri un appel qui entraînerait le circuit des demandes. Elle ne fait pas de lien avec les besoins de son enfant : la faim, le besoin d'être changée. Pour la mère, c'est une certitude : sa fille lui en veut. Le plus-un du cartel me souligne que le « elle m'en veut » est une interprétation de sa part. Aussi, je formulerai ma question ainsi : Quels liens entre l'interprétation de l'Autre et la constitution du sujet ?

1. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation*, Éditions de l'ALI.

Quels liens entre l'interprétation de l'Autre et la constitution du sujet ?

Dans la leçon du 13 mai 1959, Lacan énonce : « L'Autre, pour autant qu'il est ici quelqu'un de réel, mais qui est interpellé dans la demande, se trouve en posture de faire passer cette demande quelle qu'elle soit à une autre valeur qui est celle de la demande d'amour comme telle, en tant qu'elle se réfère purement et simplement à l'alternative présence-absence². »

Trois ans auparavant, dans *La Relation d'objet*, Lacan rompt avec l'idée reçue de l'harmonie naturelle entre la mère et l'enfant. Il la situe comme agent symbolique, élément essentiel de la relation de l'enfant à l'objet réel – le sein par exemple – dans la mesure où elle introduit le couplage présence – absence. Cette présence – absence est articulée pour le sujet dans le registre de l'appel et Lacan parle d'une amorce d'un ordre symbolique.

« Que se passe-t-il, demande Lacan, si à l'appel du sujet, la mère ne répond plus³? » Elle devient réelle, c'est-à-dire qu'elle devient une puissance dont dépend pour l'enfant l'accès aux objets dont il a besoin. C'est dans la mesure où ces objets qui étaient jusque-là objets de satisfaction peuvent lui être refusés, qu'ils vont devenir objets de don de la part de cette puissance. L'objet est devenu symbole de la relation à l'Autre. Cet Autre réel s'instaure comme sujet à la double condition qu'il peut refuser et que c'est « par lui que la demande va être chargée de signification, va devenir autre chose que ce qu'elle demande, à savoir la satisfaction d'un besoin⁴. » Lacan dira de cette étape que « c'est à partir de ce moment que l'introduction du sujet, de l'individu dans le signifiant, prend fonction de le subjectiver⁵. »

En 1895, Freud évoque le *Nebenmensch* : « personne secourable », « attention d'une personne bien au courant se portant sur l'état de l'enfant⁶. » Il précise que ce cri « acquiert ainsi

2. *Id.*, p. 393.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 69.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation. op. cit.*, p. 394.

5. *Id.*, p. 395.

6. S. Freud, (1895) « Esquisse pour une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1956, p. 336.

une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la compréhension mutuelle. L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux⁷. » Lacan l'exprime ici d'une autre manière : le sujet va pouvoir se constituer comme sujet reconnu dans l'Autre, comme sujet pour un sujet dans la mesure où c'est « au nom d'une tragédie commune⁸ », de « s'être lui-même structuré dans le langage⁹ » que l'Autre répond. C'est à cette étape que l'Autre réel et l'Autre symbolique, trésor des signifiants s'articulent. Lacan l'indique dans une expression : « C'est dans la mesure où le sujet peut se fonder sur quelque Autre¹⁰. » Il ne dit pas « sur l'Autre ». Il fait entendre là, me semble-t-il, un nouage, ce qu'il dira par la suite dans le séminaire *L'Angoisse*, « un petit autre tenant lieu de grand Autre ».

Il précise que si les expériences frustrantes ou gratifiantes avec l'Autre réel modulent l'histoire du sujet, le fait constituant est que le sujet puisse se fonder sur ce quelque Autre : comme sujet qui parle, qui interprète ce que l'Autre articule, désigne « de son intention la plus profonde, de sa bonne ou mauvaise foi¹¹ » dira Lacan. En effet, Lacan parle de la dépendance du sujet à l'égard de la bonne volonté de l'Autre. Le sujet va interroger l'Autre, va essayer de s'en saisir au-delà de la parole. Or, ce qu'il va rencontrer, c'est un manque dans l'Autre qui va le diviser. Car le sujet ne trouvera rien dans l'Autre qui le garantisse d'une façon sûre et certaine, qui l'authentifie, qui lui permette de se nommer au niveau du discours de l'Autre. Ce qu'il rencontre dans l'Autre, dit Lacan, « c'est un creux, un vide... il n'y a pas d'Autre de l'Autre, aucun signifiant possible ne garantit l'authenticité de la suite des signifiants, il dépend pour cela de la bonne volonté de l'Autre¹². » C'est en ce

7. *Id.*, p. 336.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VI, Le Désir et son interprétation*, op. cit., p. 399.

9. *Id.*, p. 398.

10. *Id.*, p. 399.

11. *Id.*, p. 399.

12. *Id.*, p. 399-400.

Quels liens entre l'interprétation de l'Autre et la constitution du sujet ?

sens que le sujet, à ce moment, fait l'expérience maximale de « l'effet aliénant du langage¹³. »

Lacan pose la question : « Comment l'homme y fait face ? Comment il le soutient ? », « Il faut qu'il le soutienne de son réel¹⁴ » ; ce qui va l'amener à définir le réel par rapport au symbolique et à l'imaginaire. Lacan fait référence à la naissance de la psychanalyse comme expérience dans un moment de crise de la connaissance, où prévalait une forme particulière de désir de savoir consistant en une identification de celui qui pensait, à l'objet de sa contemplation. A contrario, l'expérience freudienne a introduit que le réel du sujet n'est pas à concevoir comme le corrélatif d'une connaissance mais quelque chose qui se dérobe, qui échappe. Pour définir ce support qui soutient un discours auquel le sujet n'a pas accès, Lacan fait appel à la dimension de l'être : « Si le terme d'être veut dire quelque chose, c'est le réel pour autant qu'il s'inscrit dans le symbolique¹⁵. » C'est-à-dire qu'il n'y a pas purement et simplement privation de quelque chose qui s'appellerait conscience, « c'est une autre dimension qui commence, où il ne lui est plus possible de savoir, où il n'est plus conscience, là l'inconscient commence¹⁶ ».

Face donc à la carence du signifiant qui répondrait de sa place au niveau de l'Autre, le sujet s'évanouit. Il a à répondre de son réel situé dans le symbolique. « Et c'est ici, dira Lacan, que se produit de la part du sujet ce quelque chose [...] qu'il fait venir d'ailleurs [...] qu'il fait venir d'une partie de lui-même en tant qu'il est engagé dans la relation imaginaire à l'autre¹⁷. » À nouveau Lacan fait référence aux expériences que le sujet va connaître historiquement avec l'Autre réel. Il indique que ces expériences ne pourront en rien suppléer au manque fondamental que le sujet rencontre au niveau du signifiant. Il va trouver une suppléance dans un objet

13. *Id.*, p. 402.

14. *Id.*, p. 402.

15. *Id.*, p. 404.

16. *Id.*, p. 401.

17. *Id.*, p. 400.

que Lacan va nommer *a*, objet qui va exprimer « la tension qui est le reste, le résidu, tension qui est en marge de toutes ses demandes et qu'aucune de ses demandes ne peut épuiser¹⁸. » Autrement dit, ce petit *a* est « destiné comme tel à représenter un manque¹⁹. » Cet objet ne se *coapte* pas directement mais entre en jeu dans un complexe : le fantasme, où cet objet comme élément imaginaire vient suppléer le signifiant manquant. Nous sommes-là au cœur du séminaire *Le Désir et son interprétation* où depuis la première leçon, Lacan indique qu'il ne s'agirait pas dans ce séminaire de prendre les choses au niveau diachronique mais de nous situer au niveau synchronique, c'est-à-dire au niveau de l'articulation entre le désir et son objet : « c'est dans un rapport tiers avec ce fantasme que le sujet se constitue comme désir²⁰. »

Comment est fait *a* ? Lacan fait référence à trois sortes d'objet qui, dans leur forme, leur « permet de remplir cette fonction, de devenir les signifiants que le sujet tire de sa propre substance²¹ » pour suppléer au signifiant manquant : l'objet pré-génital, le phallus et la voix qu'il exemplifie à partir du délire. Ce qu'il va mettre en évidence, c'est que ces objets sont choisis parce qu'ils présentent dans leur forme, la structure de la coupure et qu'ils répondent d'une certaine manière à la coupure que le sujet rencontre lorsqu'il cherche à se nommer dans l'Autre : « Il n'est là que dans les intervalles, dans les coupures [...] et c'est bien pour cela que l'objet imaginaire du fantasme, sur lequel il va chercher à se supporter, est structuré comme il l'est²². »

Conclusion

Quels liens entre l'interprétation de l'Autre et la constitution du sujet ? Dans les leçons du 13, 20 et 27 mai 1959, Lacan travaille,

18. *Id.*, p. 395.

19. *Id.*, p. 395.

20. *Id.*, p. 389.

21. *Id.*, p. 405.

22. *Id.*, p. 405.

Quels liens entre l'interprétation de l'Autre et la constitution du sujet ?

précise l'Autre réel, l'Autre symbolique et le a que le sujet tire de sa relation imaginaire à l'autre. La rencontre pendant mes vacances d'un homme amarrant son bateau en faisant des nœuds m'a amené à entendre le nœud entre l'interprétation de l'Autre et la constitution du sujet : l'Autre comme un amarrage possible de nouage entre le symbolique, le réel inscrit dans le symbolique et l'imaginaire pour la constitution du sujet.

À la fin de ce travail de cartel, mon questionnement concerne le réel : si Lacan situe le réel au démarrage en tant qu'il tient au symbolique, il me semble que, renvoyant aux objets réels en lien avec la pulsion vitale : « À quoi est-ce que je fais allusion comme objets qui ici puissent supporter les fantasmes, si ce n'est à des objets réels dans un rapport étroit avec la pulsion vitale du sujet, pour autant qu'ils soient de lui séparés²³ », il en vient à un autre réel, « réel de la prématuration de la naissance qui n'est pas un phénomène du symbolique mais du vivant [...] un réel qui conditionne l'ouverture de l'être à l'imaginaire et au symbolique²⁴ », à un réel qui porte les traces de la jouissance détachée par le sein, les fèces, le regard, la voix.

Pendant la période de travail en cartel, je rencontrerai la mère d'Isabelle. Cette mère restera figée, silencieuse. Le seul sujet qui va l'animer et de manière virulente sera de parler de son compagnon : « Il m'en veut du placement de notre fille, déjà avant il me criait dessus, il m'en voulait. » Quant à Isabelle, son auxiliaire de puériculture fait part pendant la réunion d'équipe, de sa manière particulière de l'appeler : « Elle est grognon, on dirait qu'elle n'est jamais contente après moi, je lui dis : qu'est-ce que tu as après moi ? Mais oui je vais te donner ton biberon et m'occuper de toi. » Isabelle a des lallations qui sont à présent différentes et que son auxiliaire comprend.

23. *Id.*, p. 421.

24. C. SOLER, *Le symptôme et l'analyste*, Cours du CCP, 2004-2005, Éditions du Champ lacanien, p. 45.

Quand elle la couche, Isabelle pleure pour la faire revenir, esquisse un grand sourire puis joue du regard avec la couverture.

Si l'interprétation de l'auxiliaire fait du cri d'Isabelle, un appel qui lui permet d'entrer dans le circuit des demandes, pour autant Isabelle reste pour le personnel de la pouponnière « Mademoiselle grognon ». Tout le monde la reconnaît à sa manière grognon de donner de la voix.

N'est-ce pas une marque issue du « elle m'en veut » de sa mère sur son corps ? N'est-ce pas dans le cri d'Isabelle que la mère entend sa propre réponse au *Che vuoi* ? Que veux-tu ? « Elle m'en veut », comme marque de la propre réponse de la mère lui venant de son Autre symbolique ?

Aix **R**
En **n**
Provence **P**
rencontre inter cartels

14
novembre
2015

Organisée par le Pôle Rhône Languedoc

Réflexions sur la transmission

JOËLLE HUBERT-LEROMAIN

Cartel sur « les Voix de la transmission », composé de F. Brun, B. Brunie, S. Marquet, Simone Milani-Meyer, Plus-un : J. Hubert-Leromain

J'ai choisi « L'insu, le savoir, la transmission » comme sujet de travail dans le cartel qui avait pour titre de travail : « Les voix de la transmission » à entendre aussi comme « voies de la transmission » avec notre thème de travail commun sur : la transmission et ses avatars.

Si j'ai proposé de parler aujourd'hui, c'est pour faire entendre un travail de cartel qui a de plus, la particularité de se faire la majorité du temps par Hangout (qui est le Skype de Gmail), donc par écran interposé. Il me semble que ces nouveaux modes de communication peuvent nous ouvrir des pistes de transmission intéressantes, mais aussi, permettent de faire un cartel avec des collègues éloignés géographiquement ce qui, dans et pour notre école qui est internationale, laisse une possibilité de choix d'interlocuteurs multiples. Nous pouvons désormais imaginer, mais aussi mettre en pratique, le fait de faire un cartel avec un collègue qui vit ailleurs, en Europe mais même outre-Atlantique. En ce qui concerne notre cartel, nous avons souhaité nous rencontrer « en corps », ce qui a pu se faire quelques fois lors de nos rencontres d'école par exemple, ou dans une ville au centre de nos cinq lieux de vie.

Ce thème de la transmission nous a occupés et nous occupe encore sans que nous soyons, je crois, absolument satisfaits dans nos recherches explorent beaucoup de pistes. Nos sujets de travail les posent déjà et indiquent les différentes voies de transmission :

- Ce qui se transmet de génération en génération.
- Structure langagière et effet de discours.
- Transmission et lois du langage.

Réflexions sur la transmission

- Transmission et enseignement, savoir et vérité.
- L'insu, le savoir et la transmission.

La transmission entre les générations, la transmission par l'éducation, par l'enseignement et puis la transmission spécifique, celle qui nous intéresse au premier chef celle qui a cours en psychanalyse.

Dans toutes ces formes de transmission, l'on s'aperçoit qu'il y a souvent problème entre l'intention et le résultat et c'est là que l'on peut s'interroger sur les ressorts de la transmission.

Entre les générations

En ce qui concerne la transmission entre les générations, nous pouvons en particulier dans les cures nous apercevoir que c'est la plupart du temps ce qui n'a pas été dit qui se transmet comme énigme. Montrant par là les failles, les lignes de failles par lesquelles passe cette transmission non voulue, ce qui était tu, resté dans l'ombre. Une des cartellisantes l'a bien montré en relisant le magnifique livre de Nancy Huston qui porte justement ce titre « lignes de faille ». Les failles, c'est-à-dire aussi ce qui a failli dans une éducation, ce qui a été raté, mais aussi ce qui est tombé dans la faille et est réparé.

Colette Soler, dans un texte qui nous a été précieux, paru dans notre revue, sous le titre « Sans pédagogie », dit que certes, quelque chose se transmet des parents aux enfants, mais après Freud, c'est l'inconscient qui en rend raison. « La vérité refoulée revient par d'autres bouches que celles des parents. Ceux-ci transmettent, certes, mais rarement ce qu'ils veulent ou croient vouloir, et c'est la descendance qui présentifie ce qu'ils ne savaient pas quant à leur propre dire¹. » Quant à la question de la transmission de la psychanalyse, dans ce même texte, elle pose que celle-ci se transmet sans aucun doute tant qu'il y a des analysants qui s'engagent dans l'expérience originale de l'analyse, mais que le vrai ressort de la transmission dans ce cas est l'acte de l'analyste qui est dans cette expérience en fonction de

1. C. Soler, « Sans pédagogie », *Revue de Psychanalyse du Champ lacanien*, n° 4, p. 13.

cause. « Le vrai ressort de la transmission : le désir de l'analyste qui passe en acte... ou pas². »

Et l'enseignement ?

« L'insu, le savoir, la transmission ». L'insu cela pose pour moi le savoir inconscient, le savoir lui, peut aussi être d'une autre nature, et constituer un *corpus*, la transmission vient là comme question que je formulerais ainsi : comment transmettre quelque chose du savoir appris dans notre cure, articulé à cet autre savoir que l'on pourrait appeler doctrinal ?

Ma question concerne là, plus particulièrement ce que l'on pourrait appeler « l'enseignement » de la psychanalyse dans les deux sens de ce que m'a enseigné ma cure et comment enseigner cela à d'autres. Cette question, je l'ai mise en acte depuis un certain nombre d'années en mettant en place avec d'autres, un groupe de travail clinique où chacun essaye, à partir de son expérience, d'élaborer quelque chose des effets du savoir analytique sur son travail clinique. Est-ce qu'il y a transmission et si oui qu'est-ce qui fait transmission là particulièrement ?

Sur cette question plusieurs textes ont retenu mon attention, certains passages de Lacan mais aussi, un autre texte de Colette Soler et un de Lucien Israël.

Comment enseigner, transmettre ce savoir qui s'est déposé tout au long de la cure ? Ce que l'on apprend dans une cure, c'est qu'il y a du savoir inconscient à révéler, savoir insu que l'on attrape par ses effets de jouissance, dans le fantasme, le symptôme, la répétition. Mais ce savoir là est le plus singulier pour chacun et ne pourrait se transmettre qu'à travers la procédure de la passe que Lacan a conçue pour tenter d'attraper ce qui se passe dans le passage de l'analysant à l'analyste.

L'autre savoir, celui que j'ai appelé doctrinal, Colette Soler aux journées d'Espace Analytique de mars 2009 le nomme le savoir de la structure, théorie ou doctrine de ceux qui pensent la psychanalyse, celui qui ne s'apprend pas de l'expérience et qui fait la plupart du

2. *Id.*, p. 15.

Réflexions sur la transmission

temps partie de ce qu'on appelle la formation. Elle en souligne ce qu'elle appelle les méfaits.

« Dans la formation, en tant qu'étude de la doctrine, qu'est-ce qu'on apprend ? [...] Une langue, ou mieux plutôt, des langues : freudienne, kleinienne, winnicottienne, et bien sûr lacanienne [...] Pas seulement des langues mais des pans entiers de *doxa* solidifiée, en pseudo-évidence, résidu de l'entropie du savoir déposé [...] Plus fondamentalement, le problème est que ces corpus théoriques font barrage à l'expérience de l'analyse [...] barrage à l'accès au savoir inconscient [...] Le savoir qui se sait, qui se diffuse dans la formation, celui de la structure, fait oublier ce que l'on apprend de l'analyse, soit le savoir insu qui dépasse les prises du sujet. Irais-je jusqu'à parler de l'effet antididactique de la formation ? Pourquoi pas ? [...]

La formation n'accroît pas la compétence à l'acte, qui ne peut se produire que par une certaine transformation du sujet dans l'analyse³ [...]

Ce que dit Colette Soler là, (s'appuyant sur Lacan, entre autres dans ce qu'il amène à la clôture du congrès de l'École freudienne de Paris d'avril 1970 sur l'enseignement⁴) me semble extrêmement important à se rappeler lorsque l'on parle de théorie, lorsque l'on s'appuie sur des textes des penseurs de la psychanalyse. Il me semble que la clinique nous en détourne un peu car les cas cliniques sont toujours singuliers et ne sont pas écrits dans les livres. Penser à partir de la clinique nous confronte à devoir inventer à chaque fois, à penser par nous-mêmes, même si pour cela nous nous éclairons de la théorie. Cela m'évoque ce qu'a dit Lacan, que ce qui constitue la source de la théorie analytique, c'est l'expérience.

À peu près dix ans après la mise en place de la procédure de la passe à partir de sa proposition, au congrès de la Grande-Motte sur la transmission, en juillet 1978, Lacan dit : « Tel que maintenant

3. C. Soler, « Ce que la psychanalyse enseigne », *Mensuel*, n° 44, Paris, EPFCL, mai 2009, p. 85-86.

4. J. Lacan, « Allocution prononcée pour la clôture du congrès de l'École freudienne de Paris », le 19 avril 1970 par son directeur, *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 391-399.

j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé (puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé) de réinventer la psychanalyse. Si j'ai dit à Lille que la passe m'avait déçu, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer⁵. »

Il rajoute que c'est pour cela qu'il a inventé un certain nombre d'écritures. Ce qui est en cohérence avec ce qu'il avait dit en 1972 dans son séminaire « ...ou pire » dans la leçon du 8 mars exactement, en parlant de ses formules de la sexualité : « Ces quatre formules sont là écrites afin de transmettre un savoir. Ce savoir **peut-être** s'enseigne-t-il mais ce qui se transmet, c'est la formule⁶. » Il ajoute un peu plus loin dans ce même séminaire : « Ce qui se produit à partir d'un sujet barré [...] Le S1 c'est justement ce que j'essaie de produire pour vous en tant qu'ici je parle [...] Je suis à la place de l'analysant et c'est en cela qu'elle est enseignante⁷. »

C'est donc d'une place un peu particulière d'analysant que Lacan enseigne, j'ajouterais en référence avec une des premières phrases du Séminaire, livre XX, *Encore*, analysant de son « je n'en veux rien savoir⁸ ».

La cure amène l'analysant à « cerner son horreur de savoir » pour lui permettre d'accéder à un désir nouveau, désir de savoir qui pousse à partir de la découverte d'un savoir à construire, à venir, toujours à venir. Désir dit par Lacan, de l'analyste, qui est un désir de la différence absolue, après avoir approché le plus singulier, le plus réel de son symptôme, et avoir appris de sa cure à savoir y faire avec ce symptôme, avec la face de réel de son symptôme comme réponse.

5. J. Lacan, 9^e congrès de l'EFPP sur la transmission du 9 juillet 1978, *Les Lettres de l'École*, n° 25.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 113.

7. *Id.*, p. 114.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

Transmission et/ou enseignement – De quel savoir s’agit-il ?

Le texte de Lucien Israël, texte daté d’avril 1979, a été écrit après la déclaration de Lacan à la Grande-Motte et est paru aussi dans la Lettre de l’EFP n° 25 sur la transmission. On constate donc que ce qu’avait dit Lacan à ce congrès, n’a pas empêché qu’une Lettre de l’École freudienne de Paris soit consacrée à la transmission, Lettre de l’École freudienne qui paraissait également avec son accord. La question de la transmission était donc toujours en question et en travail.

Ce texte de Lucien Israël a une fraîcheur étonnante et formidable, je vous en recommande la lecture certes par rapport à la question de la transmission mais aussi comme un témoignage de passe à partir de son analyse sans s’être prêté au dispositif proposé par Lacan.

Israël dit dans ce texte, ce que nous avons posé dans notre cartel depuis le début : la transmission de la psychanalyse se fait dans nos cabinets par la place que nous tenons pour que nos analysants vivent l’expérience de la psychanalyse.

Il dit exactement : « c’est donc grâce au psychanalysant que la transmission est possible⁹. ». Puis, il ajoutera un peu plus loin cette remarque intéressante, c’est « en restituant son bien à l’analysant ». Remarque qui rejoint celle de Colette Soler puisque restituer son bien à l’analysant suppose un acte de l’analyste. Une juste position, la parole de l’analysant faisant retour sur lui-même en passant par l’analyste en semblant d’objet. Ceci dit, il va l’expliciter plus loin en reprenant ce qui l’a amené à la psychanalyse qui est ancré dans son enfance et qui l’a marqué : « Quelque chose était là, que l’on savait sans doute mais sans pouvoir le dire¹⁰. »

Il explique qu’il était marqué par une expérience qui, à son insu, menait sa vie, le laissant dans une position de « Don Quichotte œdipien acharné à incarner un phallus pour la mère » position qu’il n’a pu modifier que par le travail de déchiffrement de l’analyse, et ce de différentes manières, y compris dans quelque chose de la lettre absente ou présente qui était au centre d’une histoire juive dont

9. L. Israël, *Transmission et/ou enseignement, Lettre de l’EFP*, n° 25, Paris, EFP, 1979, p. 140.

10. *Id.*, p. 150.

son inconscient s'était inspiré pour masquer/dévoiler son être de jouissance : « Dans l'après coup, je ne peux que m'extasier devant le génie de l'inconscient. » Dans cette phrase peut s'entendre, me semble-t-il, une forme d'enthousiasme, de « *gai savoir* » tel que Lacan en parle comme nouveau rapport au savoir résultant d'une fin d'analyse : « Je croyais enseigner [...] Je cherchais une **vérité** qu'à l'époque j'aurais été bien en peine de distinguer d'un **savoir**, je cherchais une **voie**. Et c'est ainsi, à mon insu que je transmettais **le goût, l'intérêt pour l'exploration**¹¹. »

Il parle alors de sa nomination (pourrions-nous la considérer comme équivalente à la nomination actuelle d'AME ?) par Lacan avant la lettre (concernant la proposition sur le psychanalyste de l'École) : « J'avais fait partie de ce lot nommé avant la lettre, et qu'on a pu désigner comme "compagnons du général"¹². » Lucien Israël considère cette « nomination » comme pas sans rapport avec la transmission de l'analyse. Il y avait un engagement, dit-il. Il déplore de ne pas pouvoir, de ce fait, se présenter à la passe, « De n'appartenir plus à une génération qui pouvait bénéficier de cet examen de passage, et non pas de pesage, dénommé passe¹³ ». Ce texte me semble pourtant pouvoir être considéré comme un témoignage de passe tel que nous avons pu en entendre. Outre ces remarques, Lucien Israël pose que la ferveur de l'étude est communicative : « Je transmettais mon intérêt pour la psychanalyse¹⁴ », mettant en acte qu'il n'y avait pas de réponse déjà trouvée et que contrairement à l'enseignement proprement dit, dans la transmission : « Que l'insu du savoir ne vienne pas s'étayer sur des leçons qui même aussi passionnantes qu'elles fussent, laissent à l'abri le sujet de son désir¹⁵. » Il poursuit : « Il est clair que j'aurais été bien incapable de transmettre autre chose (que cet intérêt, cette ferveur) et moins encore capable d'enseigner quelque chose¹⁶. »

11. *Id.*, p. 141.

12. *Id.*, p. 140.

13. *Ibid.*

14. *Id.*, p. 145.

15. *Ibid.*

16. *Id.*, p. 146.

Réflexions sur la transmission

Après avoir pris le temps de parler de son parcours singulier, il écrit : « Voilà donc le secret sur lequel s'ancre la transmission de ce qui m'est parvenu de la psychanalyse. Au-delà du symbolique du nom, de l'imaginaire des fantasmes qui l'entourent, se situe le réel¹⁷. » Ce réel qui dans son histoire particulière se montre dans une atteinte corporelle, une oreille en moins et une fente palatine sur un personnage de son entourage familial. Réel, dit-il, qui n'est peut-être pas seulement là, mais autant dans la jouissance des adultes excités devant ce personnage manquant.

« Après coup, le particulier prend dans la théorie parfaitement sa place », nous dit-il un peu plus loin.

L'enseignement, contrairement à la transmission, laisse le sujet à l'abri de son désir comme Colette Soler le notait.

Et le désir

Dans notre parcours de cartel, j'ai travaillé aussi sur un texte de Marie Noëlle Laville, « L'irréductible d'une transmission : de l'*infans* au sujet¹⁸ », texte qui est la transcription du séminaire qu'elle a fait sur les deux notes sur l'enfant.

Nous y lisons que la transmission est la transmission d'une « constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme¹⁹ ».

Là aussi il s'agit d'un désir, de la relation non anonyme à ce désir. Donc relation à un désir soutenu comme désir, assumé comme désir. En conclusion Marie Noëlle Laville écrit que finalement la transmission dont il est question est la transmission du manque sous ses trois formes, privation, frustration, castration. Transmission d'un désir irréductible dans l'inconscient, désir articulé et non articulable. C'est donc évidemment la position de chacun des parents à ce désir qui se transmet pour permettre à l'enfant de se constituer comme sujet.

17. *Id.*, p. 149.

18. M. N. Laville, *L'Irréductible d'une transmission : de l'infans au sujet*, Bordeaux, FCL, 9/2013.

19. J. Lacan, « Note sur l'enfant », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001.

C'est là que nous constatons que ces deux notes sont éclairantes non seulement pour la clinique de l'enfant, mais pour la clinique du sujet que nous mettons en pratique tous les jours dans nos cabinets et que nous soutenons par le désir dit de l'analyste, non anonyme.

En conclusion

Je dirais aujourd'hui que la transmission ne se fait que par l'intermédiaire d'un désir soutenu, assumé et non anonyme que ce soit dans la fonction d'analyste dans notre cabinet ou comme analysant de notre « je n'en veux rien savoir » pour soutenir un séminaire ou un groupe de travail. Cela peut se faire dans un rapport nouveau au savoir insu et au désir qui s'oriente de l'objet cause et non pas du manque chez l'Autre.

Une de mes questions reste encore à travailler dans ce cartel. Comment dans un parcours analytique, vient le goût d'en savoir un peu plus, de se mettre au travail non seulement de l'association libre mais aussi au travail de penser la psychanalyse? Et surtout quelle est la responsabilité de l'analyste dans cela?

À Toulouse, lors de la journée Échos d'École sur le désir de psychanalyse, j'ai eu l'impression que c'est un peu de cela qu'il s'agissait dans une des questions travaillées : « D'une psychanalyse à la psychanalyse qu'est-ce qui se passe? » Quelques expressions que j'y ai entendues comme un peu nouvelles vont baliser mon travail à venir. Philippe Madet a évoqué simplement la « curiosité » comme pouvant mener à l'analyse, comme quelque chose qui rend possible la rencontre avec quelque chose de réel. Ce simple terme de curiosité a été interrogé et m'a fait personnellement penser à la curiosité infantile, désir de savoir posé par Freud comme source des théories sexuelles infantiles. Désir de savoir refoulé mais peut-être renouvelé, ressurgi par la rencontre avec un psychanalyste, la psychanalyse. Cette rencontre qui peut se passer ou pas...

« L'analyste doit être au moins deux : celui qui acte et celui qui pense la psychanalyse ». Cela a été repris sous une autre forme : Il y a le passage d'un dire en tant qu'acte à un dire du désir en parlant de l'effet du parcours analytique sur un sujet face à son désir entendu

Réflexions sur la transmission

dans son dire. Quelqu'un a dit aussi une phrase que j'ai retenue :
« La pensée de Lacan a donné une boussole à la mienne. »
Le titre du travail de Sophie Pinot qui, je crois, était « L'analyste passant, pas sans analysant » m'a semblé aussi très parlant dans son équivoque appuyant sur ce lien entre l'analyste et ce qu'il a été ou ce qu'il est encore comme analysant de son « je n'en veux rien savoir. »
Cette journée de Toulouse très nouvelle dans sa forme, était bienvenue pour nous soutenir dans notre travail de cartel et j'ai voulu l'évoquer aujourd'hui, car cela ouvre pour moi des possibles vers un nouveau travail en cartel.

LACAN et la langue anglaise

VICTORIA GRACE

Cartel sur « Lacan et la langue anglaise », composé de V. Grace, M. Mc Loughlin, X. Fourtou

Bien que Lacan n'ait pas parlé couramment anglais, il y a fait référence à de nombreuses reprises dans son œuvre, utilisant des mots anglais et indiquant certaines des façons dont cette langue diffère du français. En 1975-1976, Lacan a commencé à interroger le phénomène de l'anglais comme langue, par rapport à la psychanalyse. Lacan ne nous a laissé que très peu d'observations, assez énigmatiques, sur ce sujet. Elles sont intrigantes car elles soulèvent un certain nombre de questions importantes, que Lacan n'a jamais poursuivies.

Je vais commencer en citant ces quelques paroles isolées de Lacan :

1. Séminaire RSI, le 11 février 1975 : « Lalangue, je crois que c'est lalangue anglaise qui fait obstacle¹. »
2. et plus loin : « Je ne suis pas le premier à avoir constaté cette résistance de lalangue anglaise à l'inconscient » ; de même que le japonais « s'oppose au jeu, au maniement, de l'inconscient en tant que tel². »
3. et puis à Yale University, le 24 novembre 1975 : « La consistance de la langue anglaise ? Jones a dit que les anglais, grâce à la bifidité de leur langue (de racine germanique et de racine latine) pouvaient, passant d'un registre à l'autre, tamponner les choses : ça sert à ce que ça n'aille pas trop loin. C'est l'équivoque, la pluralité de sens qui favorise le passage de l'inconscient dans le discours³. »

1. J. Lacan, *Le Séminaire* « RSI », inédit, leçon du 11 février 1975.

2. *Ibid.*

3. J. Lacan, « Conférences et Entretiens dans des universités nord-américaines (Yale University) », *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Seuil, 1975, p. 32-37.

LACAN et la langue anglaise

Nos questions par rapport à ces points sont tout simplement : que pourraient-ils signifier ? Quelles sont les conséquences pour la pratique de la psychanalyse en anglais ? Je vais me concentrer sur un bref résumé concernant un domaine clé que nous avons priorisé : l'équivoque et la langue. Étant donné qu'une langue, par définition, est structurellement équivoque, son sens n'est jamais fixe mais pluriel, nous sommes conduits à considérer les différentes façons selon lesquelles les langues peuvent être équivoques.

Dans *L'Étourdit*, Lacan décrit trois types d'équivoques : l'homophonie, la grammaire et la logique⁴. À la différence du sens courant, il semble utiliser le terme d'équivoque pour désigner les façons par lesquelles une langue particulière peut intégrer ou manifester la pluralité de sens dans les discours produits par ses locuteurs. Un de nos principaux points de départ a été d'observer comment l'homophonie est plus répandue en français qu'en anglais. En français, la relation entre les sons de la parole et sa forme écrite laisse beaucoup de place pour l'équivoque, une chose qui fait partie intégrante de l'enseignement de Lacan. L'exemple « qui sait qui c'est ; qui c'est qui sait⁵ », donné par Lacan, s'entend de la même façon quand on le dit, mais il y a deux significations possibles, très différentes. L'équivoque semble disparaître dans la forme écrite. C'est vraiment une équivoque résultant de la différence entre les formes parlées et écrites des signifiants. Cependant, une fois établie la forme écrite des signifiants, le sens reste sûrement équivoque.

Loin d'être aussi prolifique que le français, l'anglais recèle de nombreuses possibilités d'homophonie. Par exemple : *Let's take this as a whole/hole* – « Prenons ceci comme un ensemble/trou. » Mais, autant que nous ayons pu l'explorer, ces homophonies n'impliquent généralement qu'un ou tout au plus deux signifiants et il est en fait assez difficile de trouver des exemples où plus d'un mot dans une chaîne a cette qualité homophone, alors qu'ils sont courants en français. Il se peut qu'en anglais les formes les plus fréquentes d'équivoques soient moins ancrées dans la différence entre signifiants parlés et écrits.

4. J. Lacan, « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 1973

5. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 1968-1969.

Par exemple, il y a beaucoup de signifiants identiques, avec le même son, la même forme écrite, mais cependant des significations entièrement différentes, c'est-à-dire polysémiques. Par exemple : *how light is it?* avec « light » en termes de luminosité ou de poids. Mais il semble que l'équivoque par la grammaire puisse être la forme de l'équivoque qui soit la plus importante pour la psychanalyse en anglais. Par exemple : *I need protection from my father* peut avoir le sens de « Je dois être protégé par mon père » ou « Je dois être protégé de mon père ». Il y a d'innombrables exemples de ce type en anglais. Ces déclarations avec leurs significations plurielles n'ont pas de possibilités apparentes d'être résolues ou épinglées dans leurs formes écrites et donc ces expressions continuent à résonner de façon équivoque en anglais parlé et écrit.

Comment cette observation des différences entre français et l'anglais en matière d'équivoque, peut-elle nous aider à voir comment spécifiquement la langue anglaise pourrait faire blocage à la pluralité des sens, au jeu et au maniement de l'inconscient ? Qu'y a-t-il dans la langue anglaise (que Lacan a appelé au moins une fois « lalangue »), qui puisse faire « obstacle » au passage de l'inconscient ? Comme nous le savons, la langue est le niveau acoustique de la langue. Elle a à faire avec les sons d'une langue. Bien que la langue ne soit pas une langue, elle est la première rencontre du bébé avec la langue. C'est un « bain sonore », comme l'appelle Colette Soler, de sons sans signification⁶. Plus tard, ces éléments « déchaînés » qui sont singuliers pour chaque personne, se connectent aux premières expériences de jouissance de l'enfant, de telle sorte qu'ils sont liés à l'expérience corporelle. Distinguant l'inconscient réel de l'inconscient symbolique, Colette Soler se réfère à l'inconscient réel comme à la langue, où les sons n'ont pas de sens, ce qui signifie qu'ils sont tributaires de connexions établies à travers la chaîne des signifiants. Lacan se réfère à l'inconscient comme « habitant » la langue.

Pour Lacan, c'est par la langue que la possibilité même du langage existe. La langue est ce qui soutient l'équivoque qui distingue chaque langue naturelle. Elle soutient la pluralité de sens possibles

6. C. Soler, *L'Inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.

LACAN et la langue anglaise

et cela va varier en fonction de la spécificité d'une langue, et donc vraisemblablement des sons qui sont possibles et comment ils sont utilisés dans cette langue. Il se peut que Lacan suggère que le caractère fortement homophone du français signifie concrètement que la langue française est plus favorable au passage de formations de l'inconscient précisément parce que cette équivoque est enracinée dans les sons.

Qu'y a-t-il dans le français qui facilite cette homophonie ? Mon attention a été attirée sur la relation entre les voyelles et les consonnes : les consonnes finales ne sont la plupart du temps pas beaucoup prononcées dans le français parlé, dans la langue française. Ces consonnes sont atténuées, ce qui a pour effet que les sons se carambolement les uns dans les autres, avec l'effet que la fin et le début des mots deviennent souvent indistincts. Par contre, en anglais les consonnes qui ferment les voyelles sont prononcées et donc les mots sont plus distincts les uns des autres.

La relation des voyelles aux consonnes est discutée par le psychanalyste lacanien Gérard Pommier⁷. Il dit que l'inconscient se manifeste dans la tension entre, d'une part, les processus conscients faisant des connections entre signifiants afin d'établir du sens et, d'autre part, le refoulement dans la langue des éléments investis par les pulsions. La langue, les sons de la langue avec leur jouissance associée, sont réprimés alors que la formation de connexions signifiantes passe au premier plan. Les sons des voyelles résonnent ouvertement avec cette jouissance, alors que les consonnes ferment, contraignent ou refoulent cette infinité potentielle.

Cela me fait me demander si peut-être le français, en raison de la prévalence de sons de voyelles dans sa langue, le rendant en effet plus favorable à l'équivoque de l'homophonie, aurait incité Lacan à considérer qu'il est plus ouvert au passage et au jeu, ou au « maniement », de formations de l'inconscient dans l'analyse. Si tel est le cas, ce ne serait pas une spécificité de la langue anglaise qui constituerait un « obstacle », puisque de nombreuses autres

7. G. Pommier, *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*, Paris, Flammarion, 2004.

langues européennes prononcent les consonnes finales de façon similaire, dont l'allemand qui est bien entendu la langue des débuts de la psychanalyse. Ne serait-ce pas plutôt que le français est particulièrement favorable à l'analyse ? Serait-il possible aussi que le caractère d'accentuation rythmée (*stress-timed*) de l'anglais, de l'allemand et d'autres langues européennes sauf le français et l'espagnol par exemple, résonne dans la langue d'une manière qui compense cette fermeture du son de la voyelle par la consonne finale ? Et quelle possibilité y aurait-il que cet élément de la langue soit important d'une certaine façon en analyse ?

À cet égard, Lacan dit que les japonais sont inanalysables. Et pourtant les sons de leur langue sont très fortement marqués par les voyelles, plus même que le français. Il est possible que la relation entre les formes parlées et écrites du japonais soient tellement différentes de toutes les langues européennes que c'est cela qui apporte une autre dimension en termes de formations de l'inconscient et de possibilités d'analyse.

Comme vous pouvez le voir, je l'espère, ces questions sont potentiellement importantes pour les analystes lacaniens travaillant en anglais ou dans d'autres langues que le français. Devrions-nous, et si oui, comment pourrions-nous travailler différemment avec l'équivoque, avec la langue en analyse ? Voici une question ouverte qui nécessite beaucoup plus d'étude.

R **REims** **n**contre de cartels

26
novembre
2015

Organisée par le Pôle Paris IDF
Champagne Nord

Tel est l'après-coup

PATRICIA VASSAUX

Cartel sur « La féminité », composé de E. Dumont, A. Cohen, K. Tisserand
M.-F. Mouillet, S. Schlabach, Plus-un : P. Vassaux

« **A**u fond, je dirais qu'il y a trois analysants¹. » C'est la réponse de Colette Soler au texte « RSI² » de Lacan, dans lequel il distingue deux analystes :

- l'analysant de la cure, c'est-à-dire celui qui a des effets, qui produit des effets dans la cure d'un analysant,
- et l'analyste qui pense ces effets et tente d'en élaborer un savoir qui en répond.

Pour Colette Soler, « penser la psychanalyse, c'est être en position analysante [...] de l'expérience de la cure analytique³ [...] ». C'est pour cela qu'elle préfère utiliser le terme d'analysant à celui d'analyste.

Ces trois analysants, pour Colette Soler, sont donc :

- L'analysant de la cure. Je dirais que c'est là le trajet, le cheminement singulier qui parfois produit l'analyste ; c'est celui dont s'occupe le « premier » analyste dans « RSI » de Lacan.
- L'analysant de la passe, le passant, et non le passeur. Je laisse ça de côté ce soir, mais la passe est aussi un organe d'École.
- Et enfin l'analysant qui essaie d'élaborer le savoir de l'expérience. C'est là que Colette Soler situe le cartel, l'analysant du cartel ; « le cartel est fait pour penser l'expérience, quel que soit le thème que l'on prend⁴ ». La visée principale

1. C. Soler, « Le cartel analysant? », *Mensuel* n° 57, janvier 2011, Paris, EPFCL, p. 51.

2. J. Lacan, *Le Séminaire* « RSI », inédit, leçon du 10 décembre 1974 : « Il est pourtant indispensable que l'analyste soit au moins deux, l'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste qui, ces effets, les théorise. »

3. C. Soler, « Le cartel analysant? », *op. cit.*, p. 51.

4. *Id.*, p. 51.

Tel est l'après-coup

du cartel, c'est : « un lieu, un des lieux où il y a une petite chance, peut-être, que quelques-uns pensent la psychanalyse, pensent leur expérience de la psychanalyse⁵. »

On voit que Colette Soler est modeste et cependant, elle affirme son audace quand, au-delà de ce que le cartel peut apporter à chacun d'entre nous qui s'y aventure – j'y reviendrai – elle évoque le cartel comme le moyen d'extension de la psychanalyse en dehors du milieu psychanalytique, c'est-à-dire dans le monde.

Qu'est-ce que cette présence de la psychanalyse dans le monde ? Colette Soler réaffirme la psychanalyse comme la seule à traiter les symptômes comme des formations de l'inconscient et la cure est le seul endroit où se vérifie l'inconscient.

Mais en dehors des cures, il s'agit de faire exister l'inconscient comme un fait, et à cela, une seule réponse, rappelle Colette Soler : la production des analystes.

Ainsi elle affirme qu'il n'y a pas de décalage entre l'avenir de la psychanalyse et nos modestes cartels, d'où sa proposition dans le Mensuel, de publier un bulletin des cartels.

Je reviens maintenant à ce que j'ai laissé en cours de route : ce que le cartel apporte à chacun, chaque un d'entre nous qui s'y aventure. J'évoquerai donc mon « un » à moi, un petit bout de ce « un » seulement. Ce petit bout inattendu m'est venu en préparant cette soirée, et c'est le terme « analysant » de Colette Soler qui a fait achoppement pour moi. Cette butée a fait surgir une question : Pourquoi suis-je venue au cartel assez tard ?

J'ai réalisé, il y a donc très peu de temps, que mon travail en cartel avait débuté à la fin de mon analyse, longue analyse.

J'ai retrouvé quelques mots sur le travail de cartel lui-même, dans ce que j'avais présenté à l'issue de mon premier cartel sur le pousse-à-la-femme dans la paranoïa féminine. Ces quelques mots, les voici : « En ce qui me concerne, la théorie est à la clinique, ce que la géographie est au voyage. Pas trop d'intérêt à creuser la géographie si je ne voyage pas. Et c'est en général la clinique qui m'amène à formuler une question théorique. »

5. *Id.*, p. 51.

J'écrivais aussi que cette question théorique m'avait « amenée à m'aventurer vers des terres mal défrichées, à me perdre dans des méandres, à rebrousser chemin et parfois aussi à couper au plus court, laissant de côté tout un tas d'îlots théoriques, histoire de garder une poire pour la soif ».

Je pourrais redire pratiquement la même chose aujourd'hui, à la fin du troisième cartel, mais je vais essayer de le dire autrement, à partir du signifiant « analysant ».

Comment dire quelque chose de cette position d'analysante dans le cartel ?

Je vais repartir un peu en arrière, avec ma position d'analysante dans ma cure à partir du signifiant du « savoir ». Ce signifiant du « savoir » s'est décliné de beaucoup de manières et ce, dès le début de mon analyse où une interprétation a produit son effet : alors que je viens d'utiliser un concept théorique et, qu'assez contente, j'ai l'impression qu'on va se comprendre tous les deux, surgit : « Une façon de ne pas dire ! »

Pas besoin de vous préciser que j'ai remballé tout de suite mon dictionnaire de poche de psychanalyse, et pour longtemps !

La déclinaison du savoir s'est poursuivie :

Du savoir lu au savoir su, non su, insu, tu, voulu, pas voulu, supposé (à l'Autre), en savoir plus, savoir bien mais quand même, ne plus savoir !
Ne plus vouloir savoir : le savoir, stop !

Le savoir plus supposé du tout, le savoir chu, le savoir nu, le savoir cru !

Le savoir mue : le savoir y faire !

Bien sûr, j'étais allée écouter des choses pendant toutes ces années : conférences, stages... J'avais lu des livres, des articles, parfois sans rien comprendre, ou comprenant seulement dans l'après-coup de certaines étapes de ma cure. J'avais aussi l'expérience de la supervision.

Tout cela a constitué la pré-histoire du cartel puisqu'effectivement, je ne m'étais jamais engagée jusqu'alors dans ce type de travail.

Aussi, après cette première question « pourquoi mon arrivée tardive au cartel ? », d'autres ont suivi : Peut-on, puis-je sortir de la position d'analysante ? Est-ce nécessaire ? Souhaitable ? Envisageable ? En ai-je envie ?

Tel est l'après-coup

Je témoignerai donc des premiers éléments qui me sont apparus récemment, de cette position d'analysante dans le cartel.

Désencombrée de ces savoirs dont je parlais précédemment et de l'angoisse qui s'y rattache, au profit d'un nouveau rapport au savoir, le gai savoir, le cartel m'apparaît alors comme un espace de liberté et de rigueur : la liberté de penser, oser, inventer et la rigueur d'un cadre.

– La liberté de penser, c'est se donner son petit truc à soi, être son propre garant de son petit espace avec son fil, sa question, ses petites constructions vectorisées par le désir... et le plaisir aussi. C'est passer de l'énoncé à l'énonciation avec tous les effets de surprise que cela peut produire, mais aussi le piétinement, l'aveuglement. C'est dire devant d'autres, douter, vaciller, c'est y perdre un petit bout au milieu des autres. C'est aussi accueillir tout autant le doute, la désorientation, les questions, l'idée tendue des autres. C'est le « ciel ouvert » évoqué par Lacan en 1980⁶. Le plus-un, mais aussi les cartellisants, dans mon expérience de cartel, (et je parle sous leur contrôle ce soir) veillent et s'occupent « des effets internes à l'entreprise⁷ ». Lacan utilise cette expression pour parler des effets liés aux moments de crise dans les cartels, qu'il est souhaitable d'élaborer, mais j'y entends aussi les effets de la parole risquée dans le cartel en dehors de toute crise. Ainsi, l'inconscient s'invite parmi nous, et l'inattendu peut surgir !

De temps en temps, quand même, la signification vient à se boucler... ou pas ! Et on repart pour un tour. Et ce sont des allers et retours entre le chant à plusieurs voix et le champ (lacanien) à plusieurs voies.

Il y a aussi le in et off du cartel : ça travaille dedans, mais ça travaille aussi entre chaque séance de cartel. Pas seulement dans les bouquins, mais aussi dans les associations. Ça coupe, ça isole... ou ça part en chiquettes... y'a des tas de petits restes !

– La rigueur du cadre, c'est le pendant nécessaire à ce travail. Le cadre, c'est le garant de son propre garant. C'est faire siennes les contraintes structurelles du cartel, définies par Lacan, en

6. J. Lacan, *Le Séminaire* « D'écolage », inédit, leçon du 11 mars 1980.

7. *Ibid.*

s'autorisant quelques aménagements, assouplissements choisis et partagés avec chaque un du cartel.

Par contre, le terme de deux ans de fonctionnement d'un cartel me semble essentiel. Il vient clore, boucler quelque chose à un moment donné. C'est une scansion d'un espace-temps. Et c'est là une grande différence d'avec l'analyse dont on ne sait le terme à l'avance.

La production en fin de cartel vient, quant à elle, plutôt fixer quelque chose, comme un point de capiton, un trou un peu bordé par le signifiant... et c'est bien quand on y arrive à un moment donné dans l'expérience du cartel, pas forcément toujours à chaque cartel!

Mais clore, produire, ce n'est pas finir!

Alors cartel fini ou infini?

Position d'analysant finie ou infinie?

Je ne sais pas... Par contre, ce que je crois entrevoir pour moi actuellement c'est : Analyse finie (avec terme) / analysant infini.

Et pour la suite?... Cours toujours, petit a, tu m'intéresses!!!

Toulouse

ouvert

cartel à ciel

9
janvier
2016

Organisé par le Pôle
Gay savoir en Midi toulousain

Les trois D : destitution, désêtre, désir de l'analyste

FRANÇOISE HURSTEL

Mise à ciel ouvert du cartel « Questions d'éthique », composé de O. Augot, O. Casal-Viguié, F. Hurstel, Plus-un : Pierrette Malgouyres

Dans notre travail de cartel sur les textes fondamentaux de notre École, en vue de réactiver le vif de leur contenu, c'est sur ce temps clinique de la cure « la destitution subjective » que j'en suis arrivée à centrer ma recherche. Que Lacan en ait noté le caractère de salubrité à propos de sa lecture du *Guerrier appliqué* de J. Paulhan, me semblait une indication précieuse pour en éclairer les articulations au désêtre et son rapport au désir de l'analyste, en tant qu'évidé de sa cause symptomatique liée au fantasme. Il s'agirait d'en éclairer les conséquences.

Quelques mots sur mon titre qui évoque la notion d'espace en trois dimensions. Dans sa lecture après coup, je remarquais que montaient au premier plan le désir et les questions sur le désir, centrales, conséquences du nouage destitution – côté analysant, désêtre – côté analyste.

Je vous fais remarquer que ce terme de nouage est aussi bien produit par le travail de cartel, si le discours analytique vient à soutenir les échanges entre cartellisants.

Je conclurai sur ce temps précieux dont se soutient une communauté de travail d'École.

Les voies du désir

Le désir de l'homme comme désir inconscient contient la division au cœur du sujet. Lacan pose la question de savoir s'il veut ce qu'il désire, complexifiant ainsi ce qu'il en est du désir. Et il

Les trois D : destitution, désêtre, désir de l'analyste

nous surprendrait presque en soulignant que « [...] le désir de l'homme, c'est l'enfer¹ [...] »

C'est en 1975 à Strasbourg, dans sa réponse à D. Ritter que Lacan souligne : « Freud a commencé sa *Traumdeutung* par sa formule que vous savez : “Si je ne peux pas émouvoir les dieux, j'en passerai” – par quoi, “par l'enfer” justement. » Et Lacan de poursuivre : « S'il y a quelque chose que Freud rend patent, c'est que de l'inconscient il résulte que le désir de l'homme c'est l'enfer et que c'est le seul moyen de comprendre quelque chose. C'est pour ça qu'il n'y a pas de religion qui ne lui fasse sa place. Ne pas désirer l'enfer c'est une forme du *Widerstand*, c'est la résistance². »

Quand Lacan use de la métaphore des « rails du désir », cela nous indique une voie étroite où les investissements de la libido, les points de fixation et d'embarras symptomatiques seraient une sortie inadéquate desdits rails. En poursuivant la métaphore, Lacan nous propose, comme destin du désir en fin de cure, son retour sur les rails dont il avait été chassé. Il me semble que la référence à la fonction de la lettre dans l'inconscient en permet une lecture clinique, où Lacan précise que le désir c'est une métonymie : « Car le symptôme est une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir est une métonymie³. »

Trajet d'une cure en effet, la mise au point du désir suppose la traversée des épreuves et réponses du sujet, symptôme et fantasme, liées au désir de l'Autre. « Le désir de l'homme est le désir de l'Autre. » Il y a donc nécessité de s'en extraire, au long du *work in progress* de la cure, jusqu'à la rencontre de S (A barré) et désupposition, *désidération* de l'Autre.

Mais, en ce qui concerne le désir de l'analyste, s'il faut pousser l'élaboration du traitement de la jouissance jusqu'au sinthome comme résidu actif de jouissance, il s'agirait d'inclure ce reste dont

1. J. Lacan, « Réponse à D. Ritter », *Lettres de l'ECF*, n° 18, « Journée des cartels », avril 1975, p. 7-12.

2. *Ibid.*

3. J. Lacan, « L'Instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 528

Lacan souligne à la fois la fonction de division et de gond : « Le passage du psychanalysant au psychanalyste a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause⁴. »

Lacan a inventé la passe pour vérifier les conditions de la mise en place de ce désir nouveau. Il spécifie qu'une ombre épaisse recouvre ce moment, moment qu'il évoque comme ayant la structure du mot d'esprit, du *Witz*.

La destitution subjective

Pour tenter d'éclairer ce passage, je vais revenir à ce temps crucial de la cure analytique : *la destitution subjective*.

L'expérience de la destitution subjective est un moment où la traversée du plan des identifications, avec la mise à plat du phallus, équivaut à la traversée du fantasme : « le sujet est déchu de son fantasme ». Coupure/séparation de l'objet *a* défait de ses habillages. Si le sujet sait quel objet il était pour l'Autre, l'essentiel est l'effet de trou de cet objet dans l'Autre (A barré).

Je souligne que Lacan a attiré notre attention sur le temps du deuil de l'objet éminemment singulier – ça peut durer. Je situerais là, d'une part le « se faire à être » et d'autre part, le consentement à se faire cause du désir.

Dans « le discours à l'École freudienne de Paris », Lacan relève, et souligne les effets d'être : « [...] ce n'est pas elle, [la destitution] qui fait désêtre, être plutôt, singulièrement et fort⁵. »

Il cite pour l'exemplifier, le *Guerrier appliqué* de J. Paulhan, précisant : « [...] c'est la destitution subjective dans sa salubrité. »

Quant à l'analyste, lui, d'entrée se **sait** être un rebut, voué donc au désêtre. Je souligne « se sait », car ce savoir acquis est lié au fait d'avoir cerné son horreur propre. La modalité de son désir est bel et bien transformée : « [...] la prise du désir n'est rien que celle du

4. J. Lacan, « La Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

5. J. Lacan, « Discours à l'École de Paris », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 273.

Les trois D : destitution, désêtre, désir de l'analyste

désêtre⁶. » En effet, l'analysant passe du désir qui l'a soutenu dans le transfert et dont l'analyste se faisait la cause en position de semblant d'objet *a*, à l'orée d'un désir inédit dont la cause s'est évidé. Il pourra se faire à son tour cause du désir pour un autre. « Car il a rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme, au moment même où enfin ce savoir supposé, il l'est devenu⁷. »

Cette expérience clinique rend possible un dénouage du transfert, effet de séparation, émergence d'un désir singulier au cœur de l'analysant. On peut le nommer désir à vivre, telle qu'est incluse la mort dans la vie. Mais pas seulement, c'est un désir en quelque sorte branché sur le manque vital, au cœur de la structure.

Ce désir nouveau, défait de sa cause symptomatique, va irriguer toute la vie du sujet dans ses positions et dans ses choix. S'agit-il alors d'une nouvelle cause ?

L'analyste rebut

« Il n'y a d'analyste qu'à ce que le désir lui vienne soit que déjà par là, il soit le rebut de la dite (humanité)⁸ », humanité dont « la clameur » monte de la revendication au bonheur. « Qu'il soit le rebut de la dite (humanité) est la condition à la mise en fonction de son désir⁹. » Dans sa lecture de la Note Italienne, C. Soler s'attache à déplier ce terme de rebut dont elle éclaire le versus *sicut palea* : « (les analystes) promis à être des rebuts [...] rebut ça évoque le *sicut palea* [...] que Lacan a utilisé pour le moment de la passe, référence à saint Thomas, et qui pose une équivalence entre l'objet *a*, ici l'objet déchet, *palea*, et tout ce que le sujet S barré a pu dire et faire aussi. Ce *sicut palea*, contrairement aux apparences, n'est pas un jugement de valeur sous la plume de Lacan, c'est fondé sur une impossibilité logique et sur la topologie de l'objet *a*, ça ne

6. J. Lacan, « La Proposition du 9 octobre », *op. cit.*, p. 243-259.

7. *Ibid.*

8. J. Lacan, « Note Italienne », *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 308.

9. C. Soler, *Commentaire de La Note italienne de Jacques Lacan*, Praxis del Campo lacaniano, CCP 2012, p. 54.

relève donc d'aucun pathos¹⁰. » Reprenons ce point pour éclairer le désir de l'analyste quant à la question de la cause.

Désir inédit quant à sa cause

Dans sa conférence *Du Discours analytique* donnée à Milan en 1972, Lacan va préciser deux dimensions de cet objet *a* en tant que liées au désir et à la jouissance. « Ce que nous apprend l'expérience analytique, c'est que les effets du signifiant, il y en a toute une part qui échappe totalement à ce que nous appelons couramment le sujet, le sujet déterminé jusque dans tous ses détails par les effets du signifiant. » Il poursuit : « Nous savons ce que produit le langage, il produit ce que j'ai appelé le plus-de-jour, parce que c'est le terme qui est appliqué à ce niveau, que nous connaissons bien, qui s'appelle le désir [...] Plus exactement, il produit la cause du désir. Et c'est ça qui s'appelle l'objet *a*. » Il précise : « ce *a* est le vrai support de ce que nous avons vu fonctionner pour spécifier chacun dans son désir [...] La personnalité, c'est la façon dont quelqu'un subsiste face à cet objet *a*¹¹. » De cet objet, chacun en use sur un mode singulier, dans son choix de jouissance.

C'est évidemment une distinction nécessaire du *a* en tant que fonction logique et les objets *a* comme substances, jouissantes, épisodiques bouchant cet objet *a*. Désir inédit quant à sa cause, inédit quand, au terme de la cure, la coupure de cet objet met à nu le bouchon de réel. Point développé par M. Bousseyroux que je n'explore pas ici.

La présence de l'analyste s'éclaire, non pour faire taire les objets *a*, mais les supporter, en position de semblant de *a*, consistance logique telle que supportant le réel. Et je soulignerais : quelle que soit la structure.

10. *Ibid.*

11. J. Lacan, « Du discours analytique », *Lacan in Italia*, Milan, 12 mai 1972.

Pour conclure

Je conclus ce travail sur une question quant aux paradoxes du désir en tant que liés à la complexité de ce qui joue comme cause. C'est en ce temps d'évidement de la cause symptomatique, qui est lié à la logique de coupure de cet objet en fin de cure, que la cause se révèle vide (Séminaire de A. Nguyen : Le désir à L'heur du réel, Bordeaux, 2013-2014).

Peut-on avancer que remis sur les rails dont il avait été chassé, il n'y a pas de retour possible du désir comme enfer, sachant que le réel ne se programme pas ? Je dirai que, dans son rapport au réel, le désir de l'analyste, pour le sujet faisant fonction, a changé la donne. Peut-on dire que d'être passé au désir de savoir le dispose à « faire front » au réel ? C'est l'enjeu d'une clinique orientée vers le réel.

Et la cause, au cœur du cartel, se constitue, me semble-t-il, dans l'adresse à l'École, dans ce lien organique, vital pour la communauté de travail d'École.



PaRiS

Encontre inter cartels



23
janvier
2016

Organisée par le Pôle Paris IDF
Champagne Nord

Métaphore et désir de savoir

DOMINIQUE-ALICE DECELLE

Cartel sur la « lecture du Séminaire *Le Transfert* », composé de C. Eguilles, J.-L. Vallet, A. Wilhelm, Plus-un : C. Guevara

Les références littéraires sont particulièrement importantes dans le Séminaire VIII, *Le Transfert*¹, avec plus de 150 pages de commentaires sur *Le Banquet* de Platon et *La trilogie des Coûfontaine* de Paul Claudel.

Les usages de la métaphore dans le discours analytique, premier point de mon intervention avec des exemples tirés du Séminaire VIII, illustrent les concepts lacaniens, essentiels et fondateurs de la métaphore du sujet, du Nom-du-Père, du désir et de l'amour.

Lorsque Lacan parle de psychanalyse, il alterne raisonnements ou démonstrations à vocation didactique et images ou métaphores, une métaphore parfois poétique en tant que figure de style littéraire, le plus souvent à vocation pédagogique.

Sur la base de l'inconscient structuré comme un langage, du signifiant barré, du sujet divisé en tant que parlêtre trahi par le langage, d'une vérité mi-dite, Lacan construit le discours analytique en miroir de la parole du sujet analysant entendue par l'analyste.

Alors que la parole énoncée porte un « pas de sens » du fait de la substitution d'un signifiant par un autre signifiant ou d'un signifié par un autre signifié, la chaîne signifiante de l'inconscient court sous la parole du sujet. Métaphore, métonymie, lapsus, amorçage sémantique ou phonologique sont autant d'analogies énigmatiques à entendre comme porteuses de signification ; un gain de signification articulée sur les modalités, les « combinatoires² » langagières du sujet et la fonction métaphorique, s'origine dans l'univers du symbolique.

1. La lecture du *Séminaire VIII* fut l'objet de travail de notre Cartel pendant 3 ans.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p.179.

Métaphore et désir de savoir

À propos d'une phrase extraite de *Inhibition, symptôme et angoisse* de Freud, Lacan précise à son auditoire : « C'est une question problématique, destinée à vous orienter, à vous donner l'illusion que c'est vous qui êtes en train de chercher – illusion qui sera d'ailleurs promptement réalisée, car je ne vous donne pas le dernier mot, ce n'est pas seulement ma question qui est heuristique, mais ma méthode³ ».

Étymologiquement, il s'agit de faire découvrir à l'élève ce qu'on veut lui enseigner ou plus largement, et peut-être plus justement, lui permettre de découvrir des choses qu'il ignore ou ignore savoir, la méthode heuristique incluant dès lors l'invention du sujet seul créateur de ses « trouvailles ». Nous sommes proches de la fonction psychanalytique où le savoir, insu ou révélé, est du côté du sujet si tant est qu'il s'adresse ou croit s'adresser à un autre sujet, lui supposé savoir, où la parole dit et fait le sujet.

La langue de Lacan est spontanément métaphorique avec de multiples images dans le verbe direct adressé à son auditoire, par exemple :

- il dit « faire des petits détours de lièvre⁴ »,
- à propos du texte de Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Lacan précise que Freud ne lui a pas donné « son dernier quart de tour. Pour l'instant, l'écrou n'est pas serré encore⁵ »,
- ou encore « un barrage contre le Pacifique de l'amour maternel⁶ ».

Est-il possible de penser sans métaphore ? La pensée use de signes et de représentations. Si la pensée rationnelle intervient pour orienter, l'inconscient court et surgit dans l'énonciation dont l'énoncé est porteur dans sa forme comme dans son contenu. Au point que la métaphore, rapprochant ce qu'elle prétend être une ressemblance entre deux objets différents, peut masquer la pertinence de l'analogie.

3. *Id.*, p. 424.

4. *Id.*, p. 426.

5. *Id.*, p. 425.

6. *Id.*, p. 461.

Dans le Séminaire III, *Les Psychoses*, Lacan souligne que « La métaphore suppose qu'une signification est la donnée qui domine⁷ », que c'est moins la comparaison que l'identification qui caractérise l'effet métaphorique sur le sujet. Il se réfère à une définition d'Albert Dauzat : « L'association étroite entre deux idées crée une ellipse. En raccourcissant les expressions composées, elle débarrasse la langue des périphrases. Ainsi, l'association entre deux termes intimement joints devient si étroite que l'un des deux suffit à évoquer l'idée, qu'il absorbe à son profit, en éliminant son voisin⁸. »

Les éléments de la métaphore provoquent des affects et sont organisés en fonction de la structure propre du sujet – structure de pensée et structure psychique. Une métaphore crée une image mentale qui par le biais de l'imaginaire provoque une sensation, un sentiment ou une émotion, un affect. L'enjeu pour Lacan est de rendre compte de cette expérience intérieure indescriptible, indicible. Comment rendre compte, faire entrevoir un savoir insaisissable car sans représentation ?

Nous pouvons rapprocher le discours psychanalytique du dire mystique et du dire poétique. Le mysticisme renvoie à des expériences spirituelles dont la réalité est transcendante, c'est-à-dire non discernable et non descriptible par le langage et le sens commun. Et le mythe s'appuie sur une construction imaginaire dont la structure devrait être porteuse de sens et de réalité au-delà de l'artifice de la fiction et à travers les âges.

Lacan précise que le mythe sert à « suppléer à la béance de ce qui ne peut être assuré dialectiquement⁹ » et il souligne que « tout ce qui fait le poids, le retentissement, l'accent, du discours métaphysique, repose toujours sur quelque ambiguïté¹⁰ ».

Il me semble que le rapport mystique au signifiant s'appuie sur trois éléments : la croyance, l'adresse, la révélation.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 248.

8. A. Dauzat, *La philosophie du langage*, Paris, Flammarion, 1932, p. 92.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 147.

10. *Id.*, p. 179.

Métaphore et désir de savoir

– La croyance renvoie à vivre ce qu'on perçoit, à le recevoir, à le laisser résonner en soi sans raisonner par opposition à un savoir scientifique dont la validation suppose la preuve au-delà du résultat. Paul Ricœur, dans *La Métaphore vive*, écrit : « le mythe [...] c'est la poésie plus la croyance. Je dirai : la métaphore à la lettre¹¹. »

– Bien que le mystique se situe dans une extra-territorialité et une extra-temporalité et qu'il ignore ou conteste la consistance de l'autre, le discours mystique s'adresse à un autre ou à l'Autre, il s'inscrit dans une altérité avec l'âme, l'être du sujet. L'orant prie, sollicite, « il y a des phénomènes psychiques qui se produisent, se développent, se construisent, pour être entendus, donc justement pour cet Autre qui est là même si on ne le sait pas¹² ».

Lacan fait du sujet désirant un orant à l'image de Priam réclamant son fils¹³ mais sous la forme de quelqu'un qui n'est pas là. S'il dit « je », il devient quémandeur. Pour que sa prière soit entendue, il doit « s'abolir comme désirant », sinon il passe du désir à la demande.

– La révélation renvoie à la racine grecque du mot « mystique » qui signifie initier, enseigner. Michel Hulin dans *La Mystique sauvage*, souligne que « le sujet éprouve l'impression de s'éveiller à une réalité plus haute, de percer le voile des apparences, de vivre par anticipation quelque chose comme un salut¹⁴ ».

Ne trouve-t-on pas là quelque chose de la traversée du fantasme, d'une forme de libération après avoir fait le deuil de ce qui a chuté ?

Lacan a peut-être réussi à décortiquer le discours mystique de la religion pour en trouver les racines dans le rapport du sujet et de son corps, au signifiant, plus originaire que le rapport au sexe. Comment un discours peut-il produire une telle fascination ? Lacan parle de « mirage fascinateur¹⁵ » et fait souvent référence au mécanisme du cinéma (projection d'images, identification, etc.).

11. P. Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 212.

13. *Id.*, p. 433.

14. M. Hulin, *La Mystique sauvage*, Paris, PUF, 1993, p. 13.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 162.

Là où il y a de la lettre littéraire, Lacan se saisit des signifiants comme « une sorte de compte-rendu de séances psychanalytiques¹⁶ » sur lesquelles il s'appuie pour interroger la position du psychanalyste dans la relation transférentielle avec l'analysant.

Le Banquet et « le ressort de l'amour »

Dans *Le Banquet* de Platon, les convives conversent autour de « Qu'est-ce que l'amour ? » en en faisant l'éloge. Puis ils quittent le discours de considérations abstraites pour faire l'éloge, chacun, de son voisin. La méthode de Socrate consiste à parler par énigmes, à révéler une vérité dans les paroles innocentes du sujet. Il prétend ne pas savoir quoi que ce soit, si ce n'est savoir qu'il n'aime pas. Et il introduit le mythe au niveau d'une garantie de vérité (cf. le discours de Diotime). Il démonte l'illusion d'un amour sublimé, du bien de l'avoir, de la beauté du sentiment et, en ne montrant pas à Alcibiade les signes de son désir, il récuse d'avoir été lui-même un objet digne de son désir¹⁷. Ainsi se révèle la métaphore de l'amour : en acceptant d'être aimé le sujet à son tour devient aimant et aimer l'autre consiste à aimer en l'autre ce qu'il n'a pas puisque c'est un trait de l'objet *a* que l'on y voit, image narcissique, substance du moi idéal¹⁸. L'agalma est un objet indéfinissable et précieux dans une enveloppe frustrante. Il est une figure de l'objet *a* et des objets partiels, un semblant.

La fonction désirante résulte d'un fantasme fondamental où le sujet se reconnaît, s'est fixé, dans le désir du grand Autre. Le grand Autre est le lieu des articulations signifiantes qui nous échappent en tant que sujet, un Autre perpétuellement évanouissant¹⁹ », mais qui n'en fait pas moins autorité : « là où tu vois quelque chose, je ne suis rien » dit Socrate²⁰. Face à la béance de l'in-signifiante, de sa

16. *Id.*, p. 38.

17. *Id.*, p. 190.

18. *Id.*, p. 195.

19. *Id.*, p. 206.

20. *Id.*, p. 189.

« position perpétuellement évanouissante²¹ », le sujet a recours à des articulations signifiantes qui lui donnent quelques certitudes. C'est par une survalorisation de l'objet qu'il garantit sa dignité, objet non pas de satisfaction mais propre à relancer la fonction désirante.

Lacan désigne la posture de Socrate comme ayant révélé à Alcibiade que son amour/désir²² est un amour de transfert et qu'il convient de « le renvoyer à son véritable désir²³ ». L'analyste a l'agalma en tant qu'objet que l'analysant croit qu'il a et qui correspondrait à ce qui lui manque mais que l'analyste n'a pas car il est dans l'Autre, lui-même n'existant qu'imaginarié symboliquement.

Le diable amoureux et les voies perverses du désir

Une autre référence littéraire renvoie au « *Chè vuoi?* » du roman de Jacques Cazotte, *Le Diable amoureux* (publié en 1772) : « Qu'est-ce que tu veux ? » que Lacan interprète comme « Y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté²⁴ ? ». Il le reprend dans les leçons XII et XIII²⁵ sous la forme de ce qu'est l'analyste pour l'analysant, en tant que grand Autre : « Qu'est-ce que tu me veux ? ». *Chè vuoi?* est la question que pose Belzébuth au personnage principal, Alvare. C'est une référence de Lacan dans le Séminaire IV, *La Relation d'objet*, pour y expliciter les voies perverses du désir humain et dans le Séminaire V, *Les Formations de l'inconscient*, où il construit le graphe du désir qui paraît dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*.

Belzébuth est l'un des quatre princes de l'Enfer. Étymologiquement, Belzébuth signifie maître, prince, seigneur des mouches (animal nuisible), du fumier (n'est-ce pas le réel de Lacan?). Il a un aspect monstrueux mais prend tout aussi bien d'autres aspects : « Sous quelle forme me présenterais-je pour vous être agréable ? », demande-t-il à Alvare.

21. *Id.*, p. 207.

22. A. Wilhelm, « Les rapports entre amour et désir », *Bulletin des cartels*, septembre 2014, Paris, EPFCL, 2014, p. 19.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*, *op. cit.*, p. 216.

24. *Id.*, p. 171.

25. *Id.*, p. 217 et 219.

Nous pouvons traduire par : Comment voulez-vous que je sois pour me faire l'objet cause de votre désir ? Au « Qu'est-ce que je veux ? » du sujet se substitue un « Que veux-tu ? » adressé à l'Autre, comme une prophétie de son propre désir en attendant de le désolidariser de son aura divinatoire et de l'accepter dans le réel de sa vie, déchiffrement de l'oracle de la Pythie en signifiants humains à la mesure du sujet. Il devient Biondetta. Pour s'incarner comme femme dans le désir d'Alvare. Biondetta met en œuvre toute une série de stratégies, car elle n'a pas d'autre moyen que de se faire semblant d'objet *a*, voile qui couvre le réel du désir de l'Autre.

Après leur première nuit d'amour, Biondetta veut se montrer à Alvare telle qu'elle est. Il s'écrie : « C'est l'effroyable tête de chameau. Elle articule d'une voix de tonnerre ce ténébreux *Chè vuoi?* [...] Je me précipite, je me cache sous le lit [...] » et pourrait-on poursuivre, il retourne, comme le dit Muriel Mosconi, « vers les jupes de sa mère pour retrouver le véritable chameau de cette histoire, l'Autre, sa mère qui désire pour lui²⁶ ».

La voie du fantasme, activé par l'objet *a*, pose au sujet la question de son désir paradoxal, fût-ce sous la forme d'un « Que me veut l'Autre désirant ? » : le sujet veut-il vraiment ce qu'il désire ? Il en coûte d'aller au-delà des semblants de la jouissance. La fonction désirante, s'activant sur le manque, ne peut jamais se satisfaire ; et en amour et lorsque l'objet du désir réussit parfois à exister comme sujet, le réel et les apories du langage altèrent l'objet du fantasme. Qu'est-ce que l'analyste fait de ce qui émerge du plus profond de l'être du sujet qui demande de l'aide, au sens où quel effet cela lui fait-il et qu'est-ce qui le conduira à adopter telle ou telle posture ? Comment est-il renvoyé à son propre désir dans la fonction qu'il occupe, à son désir d'analyste ?

26. Cf. M. Mosconi, « Le diable amoureux et les voies perverses du désir », en ligne sur <http://www.edupsi.com>

Le mythe de Psyché et le complexe de castration

Le pendant de cette histoire de Diable amoureux se trouve dans le mythe de Psyché que Lacan commente dans la leçon XVI²⁷. Un tableau de Zucchi, peintre italien maniériste du xvi^e siècle, *Psiche sorprende Amore*, montre Psyché, armée d'une dague, levant une lampe pour voir le visage de son amant nocturne endormi, Éros, alors qu'il lui avait recommandé et donné comme condition à leur amour qu'elle ne puisse jamais le voir. Les sœurs de Psyché l'ont amenée à trahir son engagement en la convainquant qu'Éros était en réalité un monstre épouvantable et qu'elle courait un grave danger, alors qu'en réalité Éros est tombé amoureux de celle qu'il devait livrer à un monstre sur ordre de Vénus, jalouse de sa beauté. Réveillé par une goutte d'huile tombée de la lampe, Éros quitte Psyché. Telle est la question récurrente : Quel est le vrai visage de l'amour ? Comment une félicité imaginée rejoint-elle le réel ?

Entre le désir et la demande, la castration crée la béance du manque. Aux stades oral et anal, le besoin, interprété en demande, trouve plus ou moins une réponse et plus ou moins satisfaisante. Les consistances métaphorisées²⁸ du sexuel deviennent, au stade génital, une réalité. Sur le tableau, le sexe d'Éros est caché par des fleurs – à moins qu'il n'y soit plus : « Ce que la Psyché est là sur le point de trancher est disparu déjà devant elle²⁹. » Là serait le paradoxe du complexe de castration : la disparition désirée du réel de l'organe au profit du symbole, là où le phallus comme signifiant crée la faille dans l'Autre, castration symbolique lorsque « le phallus, comme signifiant, a une place [...] celle de suppléer au point où dans l'Autre, disparaît la signifiance³⁰ ».

27. J. Lacan, *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 265.

28. *Id.*, p. 274.

29. *Id.*, p. 276.

30. *Id.*, p. 277.

La trilogie des Coûfontaine et le mythe d'Œdipe aujourd'hui

Avec la trilogie des Coûfontaine de Claudel, Lacan nous fait entrer dans le tragique du contemporain. Ce qui change avec la tragédie grecque, c'est qu'Œdipe ou Antigone sont soumis à leur destin, à la réalisation du désir du grand Autre et qu'Œdipe agit sans savoir ce qui le fait agir.

Avec Claudel, le père et le grand Autre sont désinvestis de leur supériorité. La cause pour laquelle se sacrifier est une illusion, une mascarade. Nous sommes en pleine nostalgie (regret de l'avant) ou mélancolie (deuil de l'absence) face à la disparition de la monarchie (le *spleen* du XIX^e siècle).

Dans la famille des Coûfontaine, le fils tue le père et en épouse la femme, en toute connaissance de cause.

Trois pièces composent cette trilogie : *L'otage*, *Le pain dur* et *Le père humilié*.

Dans *L'Otage*, Sygne de Coûfontaine renonce à ce qui la constitue. Elle renie ce en quoi elle croit et accepte d'être mariée à Turelure. Peu après la naissance de leur fils, elle se meurt et refuse de pardonner cette contrainte de corps et d'âme. Elle refuse toute réconciliation finale avec Dieu. « La martyre ne répond, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne, que par un non³¹ », si ce n'est un rictus, un tic de la lèvre : chute du sens, dérision du signifiant lui-même.

Dans *Le pain dur*, nous sommes vingt ans plus tard. Turelure s'apprête à déposséder son fils, Louis de Coûfontaine qui, aidé par la maîtresse de celui-ci et par la sienne, le tue. Qu'est-ce qu'un père à ce jour ? Rien qu'une canaille. Il désire l'objet du désir du fils, sa maîtresse. Il voit en son fils un rival. Il lui ravit ses terres. Au final, le père est bafoué, joué par les femmes et son enfant – qui épousera sa maîtresse à lui, le père, Sichel. L'objet manquant du désir est en place symbolique du phallus. Il est en « place d'un point mort

31. *Id.*, p. 330.

Métaphore et désir de savoir

occupé par le père en tant que déjà mort³² » ; et la loi pour s'instaurer nécessite la mort de celui qui la supporte.

La troisième pièce, *Le père humilié*, met en scène Pensée, fille de Louis et Sichel. Elle est aveugle. Avec une soif d'absolu et de justice, elle incarne le désir de la grand-mère, Sygne. Pensée aime Orian mais il se voue à une autre cause. Pourtant, il fléchit devant le désir de Pensée. Puis, alors qu'elle est enceinte et qu'il se meurt, il parvient à la convaincre d'épouser son frère Orso qui s'énamourait d'elle, peut-être à voir le désir qu'elle avait de son frère.

Pensée, tout comme Sygne, est convaincue, par les signifiants, de renoncer et de déplacer sur d'autres objets partiels, ce qui fonde l'objet *a*, cause de son désir.

D'une part, nous retrouvons là le rapport mystique au signifiant. L'homme est devenu le serf et l'otage du verbe parce qu'il peut se dire que Dieu est mort. Et s'ouvrent la béance de la négation et le terme de la marque du signifiant³³.

D'autre part, avec le mythe structurel des générations c'est « le jeu implacable » de la dette dont nous nous sentons coupables. Lacan passe du mythe à la structure, au destin prescrit par les structures parentales³⁴. Quelle monnaie d'échange contre la culpabilité chacun trouve-t-il ?

Fusion des âmes dans une incarnation sublimée de l'amour, aspiration dévorante du désir, force du verbe et sujets victimes du logos³⁵ nous mènent à la conclusion ou plutôt à la suspension de cette présentation.

Entre imaginaire et symbolique, la métaphore exprime par le langage un au-delà structural. À la diachronie de l'énonciation du récit, une synchronie s'opère dans l'inconscient du sujet. Si pour Freud, la symbolique correspond au lien entre un symbole et ce qu'il

32. *Id.*, p. 350.

33. *Id.*, p. 360.

34. *Id.*, p. 358.

35. *Id.*, p. 367.

représente, pour Lacan, le symbolique correspond, sur le modèle de la linguistique, à la structure d'un système.

C'est le montage cinématographique qui donne une signification aux images.

La subjectivité d'une époque crée une mythologie dans laquelle le sujet s'inscrit et se débat.

Les nouvelles formes de l'ordre symbolique et de la loi qui le fonde sont à trouver dans le savoir, celui qui se tisse au cours de chaque analyse.



Quelques remarques concernant l'écriture chinoise et la question de la lettre dans le séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant

CAMILO GOMEZ

*Cartel sur « La lecture du Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant »,
composé de C. Gomez, A. Tzavidopoulou, L. Velez, N. Vellut, Plus-un : A. Wilhelm*

*Nulle trace dans le courant
où j'ai nagé
Avec une femme¹*

« **D**'un discours qui ne serait pas du semblant » est une phrase qui semble évoquer l'existence d'une possibilité. Peut-être de l'impossible ? Que viennent faire ici ces caractères chinois que Lacan écrit au tableau ? Les traits, avec lesquels ces caractères se constituent, semblent donner à Lacan des pistes qu'on tentera de suivre dans cet exposé.

Dans le Séminaire XVIII, Lacan fait de nombreuses allusions aux langues et aux écritures chinoises et japonaises. Ainsi, on voit apparaître dans plusieurs leçons des caractères chinois écrits par Lacan lui-même. Dès les premières leçons, il indique l'influence de l'écriture et de la pensée chinoise dans son enseignement : « Je me suis aperçu d'une chose, c'est que, peut-être, je ne suis lacanien

1. Y. Seishi, *Haiku, Anthologie du poème court japonais*, Paris, Gallimard, 2002, p. 89.

Quelques remarques concernant l'écriture chinoise et la question de la lettre dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant »

que parce que j'ai fait du chinois autrefois². » En effet, on sait³ que Lacan a commencé à apprendre le chinois pendant l'Occupation⁴ et qu'il s'y est référé tout le long de son enseignement, notamment dans le séminaire sur l'identification, en 1961-1962, ainsi que dans le séminaire qui nous occupe.

Dans ce dernier, Lacan s'approche de la question du réel, mais celui-ci n'étant pas atteignable par le signifiant, c'est par la voie de la lettre qu'il tente de s'y arrimer. Nous voulons montrer que c'est à travers l'écriture chinoise et notamment sa calligraphie⁵ où le corps est inclus, que Lacan exemplifie comment le langage s'inscrit dans le corps en tant que réel. Les traits qui constituent le caractère chinois évoquent la question du trait unaire corrélative à la lettre. « Ça tient dans le fait de ce que la peinture japonaise y démontre de son mariage à la lettre, et très précisément sous la forme de la calligraphie. Ça me fascine, ces choses qui pendent, *kakemono*, [...] portant inscrits des caractères, chinois de formation, [...] qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qui s'en élide dans la cursive, où le singulier de la main écrase l'universel, soit reprenant ce que je vous apprends ne valoir que du signifiant. Vous vous rappelez ? Un trait est toujours vertical. C'est toujours vrai s'il n'y a pas de trait⁶. »

Dans ce séminaire, Lacan modifie sa position concernant la question de la lettre : d'une lettre « substrat » et « localisation » du signifiant, il va passer à une lettre « rature » qui fait ancrage du réel. On y reviendra. Ceci étant, qu'est-ce que Lacan utilise, dans la langue et dans l'écriture chinoises, pour approcher le réel de la lettre ?

2. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 36.

3. Voir à ce sujet : D. Grais, « Autoritarisme et savoirs : un exemple chinois », *Mensuel*, n° 69, Paris, EPFCL, avril 2012, p. 62, M. BOUSSEYROUX, « Passe au sens blanc », *Mensuel*, n° 59, Paris, EPFCL, mars 2011, p. 34 et E. PORGE, *Lettres du symptôme*, Érès, Toulouse, 2010, p. 123 ou site internet : <http://www.lacanchine.com>

4. M. BousseYROUX, « Passe au sens blanc », *Mensuel*, n° 59, *op. cit.*, p. 34.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 121.

6. *Id.*, p. 120.

La spécificité de la langue et de l'écriture chinoises

Tout d'abord, il évoque l'origine divinatoire de cette écriture, ce qui explique son indépendance⁷ face à la langue orale. L'écriture chinoise, énonce Lacan, existe depuis un temps immémorial⁸ et avait une fonction pivot en tant que support d'une structure sociale. Dans ce sens, elle est effet d'un discours⁹.

François Cheng, professeur de Chinois de Lacan, indique dans son livre *L'écriture poétique chinoise*¹⁰, que les premières écritures datent de l'époque de la dynastie Shang (xviii^e-xi^e siècle av. J.-C.)¹¹ sous la forme de signes inscrits sur des écailles de tortues ou des os de buffles. Les caractères étaient à la base des craquelures produites par le feu et interprétés par des chamanes, dont on sait qu'à l'époque, ils pouvaient même être les rois. Cette origine divinatoire des signes fait que l'écriture chinoise est, selon Didier Grais, associée à cette « première trace » qui est la craquelure divinatoire et son interprétation : « Dès le départ, l'écriture n'est pas vue comme ce qui enregistre la parole du sujet parlant, mais comme ce qui [...] rend [...] visibles, les variations invisibles du monde des dieux, d'où l'interprétation. L'écriture est donc un ensemble de signes représentant les choses du monde et non pas les mots de la langue¹². »

Concernant le caractère chinois à proprement parler, Lacan indique qu'une de ses particularités la plus évidente peut induire en erreur. En effet, l'écriture chinoise est composée de pictogrammes et d'idéogrammes dont les traits évoquent parfois la forme des objets ; mais ceci n'est pas « la chose ». Ces présentations imagées, contrairement à ce qu'on peut penser, ne représentent pas le référent car celui-ci, insiste Lacan, est réel¹³.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 37.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., 2007, p. 56-57.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, op. cit., 1975, p. 36.

10. F. Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, 1977, p. 12.

11. *Id.*, p. 11.

12. D. Grais, « Autoritarisme et savoirs : un exemple chinois », op. cit., p. 64.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 46.

Quelques remarques concernant l'écriture chinoise et la question de la lettre dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant »

Lacan prend l'exemple du caractère ren, 人, l'homme. L'image du caractère qui pourrait représenter les jambes d'un bonhomme ne démontre pas pour autant qu'il s'agit d'une figuration. Lacan est formel : le caractère ne figure pas, il est inscrit dans la logique du signifiant¹⁴. Il rappelle ainsi le caractère métaphorique de la langue.

Plus précisément, François Cheng explique que dans l'écriture chinoise on trouve un nombre restreint de pictogrammes, comme par exemple le soleil, ri, (stylisé en 日) et de combinaisons de deux caractères simples ; par exemple le mot « clarté », míng, 明, formé du caractère soleil, ri, 日 et 月, yué, lune. Par contre, les cas les plus courants sont la combinaison de deux caractères où l'un d'eux est un signe phonique uniquement ; selon la formule : radicale (ou clé) + signe phonique.

Cela produit de nombreux cas d'homonymies, « un même phonème servant à énoncer des dizaines de caractères¹⁵ ». Par ailleurs, à la différence des langues occidentales où l'écriture est une traduction phonétique de la langue orale, le caractère peut avoir une signification propre et unique.

Toujours concernant la langue chinoise, Lacan ajoute qu'il existe plusieurs tons pour prononcer un même son. Celle-ci peut être qualifiée d'une véritable « langue à tons ». Une langue dans laquelle un mot équivaut à une syllabe, qui utilise une même syllabe pour plusieurs mots, avec une écriture indépendante de la phonétique et où chaque caractère a un sens propre, implique une grande possibilité de combinatoires et d'équivoques. Ce sont déjà des particularités de la langue chinoise, qui montrent le caractère foncièrement métaphorique du langage.

Parmi les particularités du caractère chinois, Lacan souligne l'un d'entre eux, à savoir le trait qui le « constitue ». En effet, François Cheng nous apprend que ces caractères chinois sont faits de traits dont l'exécution n'est autre que la calligraphie. Il souligne

14. *Id.*, p. 87.

15. F. Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, *op. cit.*, p. 12.

l'importance de celle-ci en Chine comme un art à part entière et en lien étroit avec les autres arts et notamment la peinture et la poésie : « Gestes immémoriaux et toujours repris, [...] se réalisent instantanément au gré des traits, traits qui s'enlacent, qui se croisent, qui planent ou plongent, qui prennent sens et ajoutent d'autres à celui, codifié, des mots¹⁶. » Les textes préférés, dit Cheng, sont souvent poétiques et la gestuelle est en corrélation avec le sens. Il en va de même avec d'autres textes, tels les sacrés, auxquels le calligraphe « ne reste pas insensible ».

Un autre élément de cet art est qu'il met en « valeur et magnifie » sans cesse l'aspect imagé des caractères. Et le poète ne se prive pas d'en exploiter le pouvoir évocateur, ajoute François Cheng. Il se sert ainsi d'un poème de Wang Wei, un poète chinois qui utilise le côté imagé des caractères pour évoquer une partie du sens du poème : la floraison d'un arbre.

木 末 美 蓉 花

branche bout magnolia¹ fleurs

« Le poète, par les caractères, cherche à suggérer que, à force de contempler l'arbre, il finit par faire corps avec lui¹⁷. »

Du premier trait au trait unaire



Concernant le trait dans la calligraphie chinoise, François Cheng distingue le yi, trait horizontal, premier trait considéré comme le « premier idéogramme ».

16. *Id.*, p. 16.

17. *Id.*, p. 17.

Quelques remarques concernant l'écriture chinoise et la question de la lettre dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant »

« Celui-ci, le plus important sans doute parmi les traits de base, peut être considéré comme le “trait initial” de l'écriture chinoise. Son tracé, selon l'interprétation traditionnelle, est un acte qui sépare (et unit en même temps) le ciel et la terre. Aussi le caractère veut dire à la fois “un” et unité originelle¹⁸. »

Pour Lacan la calligraphie est essentielle, d'une part du fait de l'existence du trait et d'autre part en raison de l'acte, de la calligraphie elle-même : elle inclut le corps, ce qui constitue le lien avec la question de la lettre. Il me semble que ceci a aussi un rapport avec le fait que Lacan met lui-même en acte l'écriture au moment du séminaire XVIII : il écrit des caractères chinois au tableau.

Ceci est mis en évidence de manière plus explicite dans le séminaire L'Identification où il introduit déjà la question de la calligraphie chinoise et de son trait pour aborder la question du trait unaire et son rapport à la lettre¹⁹. Lors de la leçon du 6 décembre 1961, Lacan montre à son auditoire deux textes écrits d'un même poème, l'un calligraphié et l'autre avec des caractères courants : « Ces deux séries sont parfaitement identifiables, et en même temps elles ne se ressemblent pas du tout. » Il s'agit, continue Lacan, de montrer « l'essence du signifiant » par « l'*einzigster Zug* », le trait unaire. « Le trait unaire donc, \, qu'il soit comme ici vertical – nous appelons cela faire des bâtons – ou qu'il soit, comme le font les chinois, horizontal, il peut sembler que sa fonction exemplaire soit liée à la réduction extrême [...] » Il s'agit, ajoute Lacan, « de l'élimination des différences qualitatives, [...] le ressort de ce qui permet la reconnaissance du support du signifiant qui est la lettre. Cette notion n'est autre que la notion freudienne du trait identificatoire qui institue le refoulement primaire ; cette fonction du trait illustrée par le narcissisme des petites différences²⁰ ».

18. *Id.*, p. 11.

19. J. LACAN, *Le Séminaire* « L'Identification », 1961-1962, inédit, leçon du 6 décembre 1961.

20. *Ibid.*

On voit ainsi comment Lacan dans le séminaire sur l'identification fait le lien entre la notion de trait unaire et la lettre en se servant de l'exemple de l'écriture chinoise.

Ensuite, dans le séminaire XVIII, il fait le lien entre le trait unaire et le réel : « Cette année-là, 1961-1962, dit Lacan, [...] j'ai parlé du trait unaire [...] où est-ce qu'il faut le mettre, du côté du symbolique ou de l'imaginaire ? Et pourquoi pas du réel²¹ ? » Puis il va introduire la lettre comme réelle : « L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant dans le symbolique²². » La lettre est réelle, ce qui se vérifie par la calligraphie : « Produire la rature seule, définitive, c'est ça l'exploit de la calligraphie²³. » On y reviendra.

La lettre rature

C'est dans la leçon sur « Lituraterre » du Séminaire XVIII, que Lacan va introduire la question du réel dans la lettre. Pour ceci, il énonce tout d'abord les antécédents de cette notion en termes de « localisation²⁴ » de l'inconscient.

Ainsi, Lacan indique qu'il s'agissait à l'origine d'une question freudienne incluse depuis 1896 dans la lettre 52 de la correspondance à Wilhelm Fliess. Dans ce texte, Freud écrit son hypothèse sur « l'inscription » dans l'appareil psychique où logerait le « refoulement²⁵ ». De même, dans la « Note sur le bloc magique », 20 ans plus tard, Freud situe la question en tant que « trace durable²⁶ ».

Dans l'article « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », Lacan montre que Freud se sert d'une lecture autre du rêve pour l'interpréter. Dans le mot d'esprit par exemple on visualise

21. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 98.

22. *Id.*, p. 122.

23. *Id.*, p. 121.

24. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 501.

25. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 156.

26. S. Freud, « Note sur le bloc magique », *Œuvres complètes XVII, 1923-1925*, Paris, PUF, 1992, p. 14.

Quelques remarques concernant l'écriture chinoise et la question de la lettre dans
le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant »

comment le mot est décomposé et recomposé dans l'inconscient par la métaphore et la métonymie. Ce texte de l'inconscient-langage implique en soit une écriture. Ainsi, la lettre relève pour Lacan de la « localisation » ou du « support matériel du discours concret emprunté au langage²⁷ ». Toujours en 1957, Lacan distingue le signifiant de la lettre et il relie la lettre à l'être²⁸. Avec l'équivoque « lettre » et « l'être », Lacan rappelle la division foncière du sujet par la parole et la lettre : il y a une topologie qui depuis son stade du miroir n'a de cesse d'insister sur cette béance, cet intervalle. Toujours est-il qu'au moment du stade du miroir ceci est dans le registre de l'imaginaire. Cela étant, à cette même époque de sa conceptualisation, dans son texte « la lettre volée²⁹ », cette lettre est plus proche des lettres au niveau de la logique, la mathématique : la lettre comme irréductible dans l'inconscient, tout comme le trait unaire.

Il s'agit ensuite pour Lacan de savoir comment cet inconscient qui peut se lire, peut s'écrire, laisser des traces. En d'autres termes, la question est : comment le dire produit par l'analysant lors de l'expérience analytique, s'écrit-il ?

De la lettre proche de l'être à celle proche du trait unaire, du corps en tant que réel, il n'y a qu'un pas. Dans ce sens, toujours dans la leçon de « Lituraterre », Lacan rappelle que cette lettre, « c'est le phallus³⁰ ». C'est la question du corps propre, de ce qui fait un³¹, de la jouissance.

Lacan introduit le mot « littoral » pour se référer à la nouvelle fonction de la lettre : entre deux domaines qui ne font pas frontière, (d'où le recours à cette métaphore de bord, entre la terre et la mer) et qui correspondent à la jouissance et au savoir.

27. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *op. cit.*, p. 495.

28. *Id.*, p. 528.

29. J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 31.

30. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 94.

31. *Id.*, p. 108.

Cette lettre qui s'inscrit dans le réel, de quoi s'agit-il? Pour l'expliquer, il va utiliser le mot « ruissellement³² », cette trace ensuite effacée qui serait le trait unaire. « [...] j'ai distingué du trait premier et de ce qu'il efface [...], j'ai dit à propos du trait unaire, c'est de l'effacement du trait que se désigne le sujet ». Ceci semble comporter deux temps : ruissellement et rature. Le premier où le sujet apparaît dans l'effacement de la trace et la rature comme « rature d'aucune trace qui ne soit pas d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura pure*, c'est le littéral. La produire, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste³³ ». Il introduit ainsi la rature, le trait unaire représenté par le trait calligraphié comme ce qui ferait « la moitié de sujet ». « Produire la rature seule, définitive, c'est ça l'exploit de la calligraphie. [...] Essayer de faire cette barre horizontale, qui se trace de gauche à droite, pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère³⁴. »

Selon Colette Soler, « l'idée de la lettre littorale, localisée au bord du trou dans le savoir, avait déjà l'avantage d'ouvrir la voie, en y reconnaissant plus qu'un tiers élément, un mixte de langage et jouissance³⁵ », une instance entre signifiant et réel du corps. De même, cette « moitié » fait référence à une « moitié de poulet », premier conte écrit où Lacan a appris à lire et qui métaphorise le trou dans le sens³⁶. De ceci, Colette Soler propose : « De quelle moitié de sujet peut-il s'agir? Pas de celle que désigne l'effacement du trait. Par l'effacement en effet, le sujet se manifeste certes, mais en se déroband sous les signifiants qui le représentent. C'est donc l'autre moitié, la moitié jouissance que la rature écrit et fait substituer. Pas

32. *Id.*, p. 121.

33. Voir à ce sujet : E. Porge, *Lettres du symptôme*, *op. cit.*, p. 90-95 ; M. Bousseyroux, « Passe au sens blanc », *op. cit.*, p. 37.

34. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 121.

35. C. Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *Champ lacanien*, Revue de l'EPFCL n° 10, octobre 2011, Paris, p. 23.

36. Voir à ce sujet : E. Porge, *Lettres du symptôme*, *op. cit.*, p. 90-95, M. Bousseyroux, « Passe au sens blanc », *op. cit.*, p. 37.

Quelques remarques concernant l'écriture chinoise et la question de la lettre dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant »

étonnant que le corps y soit impliqué comme dans la calligraphie que Lacan prend comme exemple³⁷. »

Pour conclure, on peut dire que la langue et l'écriture chinoises ont permis à Lacan, d'une part de vérifier ce qui est inhérent au langage, à savoir son caractère métaphorique, d'autre part, grâce à la calligraphie, avec ses caractères composés de traits, d'approcher la question du réel de la lettre et ceci par la voie du trait unaire. Il nous semble qu'il s'agit de la question introduite plus tard dans le séminaire *Encore* et qui concerne l'hypothèse de la lalangue, à savoir comment le langage s'inscrit dans le corps du parlêtre.

37.C. Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *op. cit.*, p. 26.



PaRis

Encontre inter pôles



21
mai
2016

Organisée par le Pôle Paris IDF
Champagne Nord

Le cartel et le savoir

ISABELLE CHOLLOUX

Cartel sur « Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse Leçon du corps », composé de C. Casagrande, I. Cholloux, E. Morère-Diderot, N. Tarbouriech, L. Velez, Plus-un : I. Tu Ton

Le cartel produit un savoir que l'on peut articuler sous forme d'un savoir sur la psychanalyse, mais il mobilise aussi chez chaque analysant la question du désir et de son engagement à l'École (« Acte de Fondation » de Lacan). À la lecture de la leçon du 15 avril 1975 du séminaire RSI, nous chercherons pourquoi Lacan utilise le nœud borroméen, en référence au cartel, pour mettre l'objet *a* à la place du désir de l'hystérique.

Avant de commencer mon intervention d'aujourd'hui sur « cartel et savoir », je tiens à remercier mes collègues et mes plus-uns grâce auxquels j'avance dans la lecture commentée de Lacan au sein de deux cartels : l'un sur le séminaire *L'Identification* et l'autre sur le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

En créant son École, Lacan a introduit des concepts inédits : la passe, le cartel, l'École, pour faire avancer le savoir sur la psychanalyse à partir de Freud.

La procédure de la passe et les cartels fondent son École et l'autorisent à l'appeler ainsi à partir du fait qu'il articule systématiquement chaque avancée de cette école aux concepts freudiens.

École, passe et cartel : trois termes qui font l'École de psychanalyse de Lacan. Pourquoi donc le cartel en contribuant à la formation des analystes fait-il partie des piliers de l'École alors que la passe en est le cœur ? Dans « L'acte de fondation¹ », Lacan définit le cartel comme le mode d'engagement à l'École. Dans la « Proposition du

1. J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 230.

Le cartel et le savoir

9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École² », Lacan pose les principes de son École, rompant de cette nomination même avec la tradition d'appeler un cercle de psychanalystes « association » ou « société ». L'association (groupement de personnes réunies dans un intérêt commun selon le Larousse) comprend surtout un statut juridique avec un aspect démocratique, et une société (union de personnes soumises à un règlement commun), outre l'aspect juridique également, souligne l'idée de membres réunis. Ce terme « École » met « l'enseignement³ », « la formation⁴ » ou le « travail⁵ » à l'honneur et gomme l'idée d'une société basée sur des personnes. L'idée d'École est aussi celle d'un savoir, dans le sens d'une formation, comme le dit Lacan en l'articulant au discours analytique dans RSI. Ce savoir inclut une solitude liée à l'étude, au savoir et à l'élaboration. Ce moment est celui où le psychanalyste se retire du monde pour se mettre au travail : que ce soit en recevant des analysants ou en étudiant. C'est ainsi que j'entends en premier lieu l'expression « d'épars désassortis⁶ », des analystes solitaires du fait même de leur condition. Bien sûr, cette expression met en avant la singularité de l'expérience à la psychanalyse (le désir de l'analyste) d'où émerge un savoir nouveau. Pourtant, elle aborde la solitude nécessaire liée à l'expérience de la psychanalyse. Je m'étais souvent demandée si cette expression « d'épars désassortis » servait à exacerber les particularités, mais je pense maintenant que c'était un contresens, bien qu'elle serve à souligner les différences (condition pour qu'il y ait du nouveau), voire à les mettre en valeur. Donc, la psychanalyse n'est plus basée sur une somme d'individus mais sur le travail produit par une École. L'École, me semble-t-il, présente un lien avec la scolastique, et en ultime référence, à la tradition grecque, c'est-à-dire l'étude solitaire, le loisir d'étudier les grands textes de

2. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits*, *op. cit.*

3. J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 230.

4. *Id.*, p. 229.

5. *Ibid.*

6. Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 573.

la philosophie : la philosophie grecque avec Aristote et la théologie chrétienne héritée des Pères de l'Église.

Nous comprenons bien alors que le Forum en soit le complément, soit la place publique au sens de lieu de débat.

Avec ce virage, l'« Acte de fondation » de son École, Lacan formule clairement que le savoir est l'objet de la psychanalyse. La psychanalyse contrairement à la tradition antérieure (Association Internationale, Société de Psychanalyse) ne repose plus sur un ensemble d'individus réunis autour d'elle mais sur une entité : l'École. L'articulation proposée par Lacan, entre la psychanalyse et les psychanalystes, est l'École au sens où l'École va produire des analystes : « [...] la psychanalyse présentement n'a rien de plus sûr à faire valoir à son actif que la production de psychanalystes⁷. »

Après avoir posé le cadre du cartel (l'École), la question nous concernant est donc comment s'insère-t-il dans le discours analytique ? Le discours analytique étant composé de l'analyse, de la transmission de la psychanalyse, de la passe et du cartel, cela voudrait-il dire que le cartel produit lui aussi des signifiants-maîtres et que le savoir est à la place de la vérité ? Lacan, dans « Les non-dupes errent », avait déjà dit : « Puisque je suis en train de vous parler de Psychanalyse, j'ajoute le joug du Savoir, à la place même de la vérité [...] Voilà un des piliers du discours psychanalytique⁸. »

Il dit pilier car l'on voit bien que les discours reposent sur quatre termes (Lacan utilise aussi le terme « quadripodes »).

Ainsi donc, le savoir est un des piliers du discours psychanalytique et de ce fait même, il est logiquement l'un des piliers du cartel. Alors qu'est-ce donc que ce cartel, création de Lacan, et pourquoi ce terme ?

Le mot cartel vient de l'italien *cartello*. Cartel (Wikipédia) désigne la charte, l'affiche de papier (ou parchemin) sur laquelle s'inscrit du

7. J. Lacan, « Acte de fondation » *Autres Écrits*, *op. cit.*, p. 238.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXI*, « Les non-dupes errent », inédit, leçon du 11 décembre 1973.

Le cartel et le savoir

symbolique. Donc formellement, c'est une annonce, sinon c'est le lieu d'inscription d'un savoir.

Pour ma part, je dois bien admettre que j'y entends « quart » (référence au quatre) avant d'entendre quoi que ce soit d'autre, mais revenons à Lacan.

Dans l'« Acte de Fondation » de son École en 1964, Lacan définit le cartel comme un mode d'engagement dans l'École : « Le groupe constitué par choix mutuel selon l'acte de fondation et qui s'appellera un cartel, se présente à mon agrément avec le titre du travail que chacun entend y poursuivre⁹. »

Et comme tout le monde le sait, ce qui suit :

« Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre¹⁰. »

Après avoir présenté le cartel en rapport avec l'École, je me demande comment le cartel est articulé au savoir en tant qu'organe de formation des analystes ? Et pourquoi le cartel, en plus de la passe, est-il un organe de l'École alors que la passe produit un savoir sur l'analyse, tandis que les cartels produisent un savoir sur la doctrine ? Nous savons que les cartels font partie de la passe sous la forme des cartels de la passe qui valident la procédure, en attendant qu'il y a eu un savoir issu d'une analyse et vérification de l'acte analytique, c'est le passage d'analysant à analyste. Les AE prenant le relais pour parler de la singularité de ce savoir issu du processus même et assure ainsi le renouvellement de la doctrine à partir de l'expérience.

9. *Id.*, p. 235.

10. *Id.*, p. 229.

Dans le cas des cartels de la passe, le lien semble plus évident. Le problème se résout si l'on pense qu'*in fine*, tous les cartels produisent un savoir sur la psychanalyse, que ce soit par la doctrine ou l'expérience.

Lacan, en 1975, dans RSI, avance dans sa définition du cartel en partant de ce qu'il avait déjà formulé en 1964 (année de l'« Acte de fondation »), mais alors il n'avait pas donné d'explication sur la raison de la composition du cartel (trois +un). « [...] Je me suis retrouvé en fin de ces Journées avoir à répondre de quelque chose à laquelle personne bien sûr n'avait fait attention dans l'École, à savoir de ce qui constituait ce qu'on appelle un cartel. Un cartel, pourquoi? C'est la question que j'ai posée et dont – miracle! – à quoi j'ai obtenu des réponses indicatives, des pseudopodes¹¹ comme je disais tout à l'heure, des choses qui faisaient un tout petit peu nœud, n'est-ce-pas! Pourquoi est-ce que j'ai posé très précisément qu'un cartel, ça part de « trois plus-une » personnes, ce qui en principe fait quatre, et que j'ai donné comme maximum ce cinq, grâce à quoi ça fait six. Est-ce que ça veut dire que je pense que comme le nœud borroméen, il y en a trois qui doivent incarner le symbolique, l'imaginaire et le réel. La question pourrait se poser après tout : je pourrais être dingue¹²! »

Il introduit le chapitre avec la question de l'enseignement. Quel est le lien avec le cartel? Comment le cartel s'articule-t-il au savoir en sachant que l'enseignement produit dans une École ne peut l'être qu'à partir du « transfert de travail » : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail. Les « séminaires », y compris notre cours des Hautes Études, ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert¹³. »

11. Déformations de la membrane plasmique qui permettent à une cellule de se nourrir et se déplacer en rampant sur un support dans une direction déterminée.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII*, « RSI », inédit, leçon du 15 avril 1975.

13. J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres Écrits*, op. cit., p. 236.

Le cartel et le savoir

Il est alors clair que le cartel peut-être un moyen d'enseignement de la psychanalyse, car il fait partie du discours analytique, le savoir faisant partie des quatre termes de ce discours.

Par la question du savoir, on comprend ce que le discours analytique et le discours hystérique ont en commun et pourquoi ils se côtoient depuis les débuts de la psychanalyse, la visée de l'un étant de produire des signifiants-maître (Freud) tandis que celle de l'autre est de produire du savoir (Socrate).

On retrouve d'ailleurs la question du désir hystérique à la base de la constitution du cartel, car Lacan explique que la condition pour former un cartel est l'identification. La clé du cartel est l'identification¹⁴. Il met un bémol en rajoutant qu'il ne précise pas à quel point du groupe précisément, les membres du cartel s'identifient. Pour comprendre cette articulation entre cartel, désir hystérique et identification, revenons au texte de Freud sur « L'Identification » dans *Psychologie des foules et Analyse du Moi*. Ce texte fait partie du livre de Freud *Les Essais de psychanalyse*. Je rajouterai qu'Éliane Pamart a écrit un article très éclairant sur ce sujet (les trois identifications de Freud¹⁵) dans le n° 50 du *Mensuel* où elle lie la question des identifications de Freud à l'enseignement de Lacan.

Dans le chapitre « L'Identification », Freud parle d'abord de l'exemple du petit garçon. (Tout ceci est un rappel tel qu'il m'a été nécessaire de le faire pour bien resituer le cadre.) Donc, avec l'exemple du petit garçon, il s'agit d'un investissement objectal envers sa mère et d'une identification à son père. Il inclut dans ce type d'identification, l'exemple d'une petite fille qui va contracter une toux. La petite fille présente le même symptôme douloureux que sa mère, la toux, il s'agit ici d'une identification à la mère pour s'y substituer et exprimer l'amour objectal envers le père. Dans ce

14. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII*, « RSI », , *op. cit.*, leçon du 15 avril 1975.

15. E. Pamart, « Les identifications chez Freud avec la lecture de Lacan », *Mensuel*, n°50, Paris, EPFCL, mars 2010.

premier cas, « [...] l'identification est la forme la plus originaire du lien affectif à un objet¹⁶[...] »

Freud dit ensuite que pour Dora, lors de la formation du symptôme hystérique, le mécanisme va être inversé ; dans ce cas, la toux (le symptôme également), va être la même que celui de la personne aimée (le père et sa toux). Freud explique alors que « [...] l'identification a pris la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification¹⁷[...] car [...] l'identification est la forme la plus précoce et la plus originaire du lien affectif¹⁸[...] » Lors de ce deuxième cas, « [...] par voie régressive, elle [l'identification] devient le substitut d'un lien objectal libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le moi¹⁹ [...] ». Dans cet exemple, selon Lacan et comme nous le rappelle Éliane Pamart, nous parlons d'identification au trait unaire.

Freud parle ensuite du troisième cas de formation de symptôme où une jeune fille dans un pensionnat fait une crise d'hystérie après avoir reçu de son amour secret une lettre qui a suscité sa jalousie. Freud explique que les autres vont aussi faire une crise par « contagion psychique », car elles aimeraient aussi avoir un amour secret (envie), et par culpabilité acceptent la souffrance qui s'y rattache. Lors de ce troisième exemple, l'identification « [...] peut naître chaque fois qu'est perçue à nouveau une certaine communauté avec une personne qui n'est pas objet des pulsions sexuelles. Plus cette communauté est significative, plus cette identification partielle doit pouvoir réussir et correspondre ainsi au début d'un nouveau lien²⁰. »

Éliane Pamart rappelle que cette identification est l'identification hystérique par excellence pour Lacan (au sens de la structure et non du symptôme). Elle s'établit à partir du désir de l'Autre et interpelle

16. S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du Moi », *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, p.190.

17. *Id.*, p.189.

18. *Ibid.*

19. *Id.*, p.191.

20. *Ibid.*

Le cartel et le savoir

le désir du sujet. « Ce troisième mode d'identification renvoie au désir du sujet, au manque qui fait lien, ou communauté²¹. » Avec ce troisième mode d'identification, il apparaît clairement que son mécanisme repose sur le désir hystérique qui est le moteur de cette identification.

Ici, la référence à Freud est absolument indispensable pour comprendre Lacan, même dans les textes les plus avancés puisque dans cette leçon du 15 avril 1975, dans « RSI », Lacan fait d'abord référence à l'identification puis au nœud borroméen. En effet, il propose l'articulation du savoir au discours analytique en tant qu'il se trouve à la place de la vérité. Le cartel faisant partie du discours analytique, il est concerné à ce titre par le savoir à la place de la vérité. Toutefois, nous le rappelons, Lacan dit que la clé du cartel est l'identification et je pense qu'on peut comprendre en se référant à la troisième identification appelée « identification hystérique » par les élèves de Lacan. Dans un dernier temps, Lacan articule la question de l'identification au nœud borroméen pour le cartel par le terme « nœud social ». Cela voudrait dire que le cartel présente une structure identique au nœud borroméen : le nœud social.

Lacan explique que le départ de tout nœud social se constitue du « non-rapport sexuel comme trou²² » (le cœur ou triskel du nœud borroméen est vide) mais depuis la lettre d'(a)-mur, Lacan en a fait le point d'émergence de l'objet a ²³. En 1975, il a déjà eu l'occasion d'expliquer plusieurs fois que le nœud borroméen est un nœud composé de trois ronds formés par le réel, le symbolique et l'imaginaire. La propriété borroméenne de ce nœud est définie par le fait que si l'un des ronds se défait, le nœud se dénoue. Ainsi, puisque Lacan explique que le cartel repose sur un nœud social, c'est-à-dire

21. E. Pamart, « Les identifications chez Freud avec la lecture de Lacan », *op. cit.*, p. 55.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII*, « RSI », inédit, leçon du 15 avril 1975.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX*, « ...ou pire », inédit, leçon du 9 février 1972.

sur un ensemble qui adopte les mêmes propriétés que le nœud, alors il préconise pour le cartel « Pas de deux : au moins trois²⁴ ».

Dans « RSI », Lacan parle « d'identification au groupe²⁵ » pour le cartel, ce qui nous situe dans le cas de « l'identification hystérique » donc la dernière qui, comme nous l'avons vu, suppose une figure d'exception qui anime le désir de l'Autre.

Par ailleurs, le cartel supposant un nœud social, il comporte forcément trois éléments « plus-une » : « si vous n'êtes que trois, ça fera quatre, d'où mon expression “plus-une²⁶” . »

En effet, le quatre supporte le Symbolique car il vient d'une nomination. Donc trois qui se choisissent et « plus-une » qui est nommée. Donc support du Symbolique de ce dont il est fait, à savoir la nomination. « La nomination, c'est la seule chose dont nous soyons sûrs que ça fasse trou, et c'est pourquoi j'ai, dans le cartel, donné ce chiffre quatre comme donnant le minimum... peut-être un jour [...] j'essaierai de vous montrer que tout de même des Noms-du-Père, si je l'accouple ce Nom-du-Père au symbolique, pour en faire le “plus-un²⁷” . »

Ainsi, le « plus-un » vient dédoubler le Symbolique, car il repose sur une nomination en venant ici trouver le réel. Accoupler le Nom-du-Père au symbolique permet la nomination du plus-un d'où la nécessité au préalable des trois ronds représentant le symbolique, l'imaginaire et le réel.

L'opération de nomination a vraiment un rôle à part dans l'École de Lacan, car elle se retrouve dans plusieurs occurrences : nous la constatons dans le cartel avec le « plus-un », mais également dans la procédure de la passe avec « l'Analyste de l'École ». Avec cet exemple du cartel, sa fonction apparaît d'autant plus clairement, celle de dédoubler le symbolique.

24. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII*, « RSI », inédit, leçon du 15 avril 1975.

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*

Le cartel et le savoir

L'identification est la clé de la constitution du cartel, car il introduit le désir de l'hystérique. Mais pour que le cartel se constitue, nous devons y retrouver les conditions du nœud borroméen en sachant que le « plus-un » dédouble le symbolique car il est produit par une nomination. Or, celui dont la fonction est de nommer est le Nom-du-Père. Nous savons par ailleurs que le triskel, le vide du nœud borroméen est la place d'où surgit l'objet *a*. Ainsi donc à la place du désir hystérique tel qu'il apparaît au centre de l'identification hystérique, permettant la mise en place du cartel, doit advenir avec le passage à la structure borroméenne, à cette place, l'objet *a*.

Pour conclure, je redis que nous comprenons que pour le cartel, c'est le passage de l'identification à une structure identique à celle du nœud borroméen qui permet à Lacan de formuler qu'il s'agit, dans le cartel, de mettre l'objet *a* à la place du désir hystérique. Pourquoi Lacan procède-t-il à cette formalisation ? Quel savoir cela apporte-t-il par rapport à la compréhension de ce qu'est un cartel ?

En procédant ainsi, Lacan rappelle l'importance du cartel dans son École, car il lui accorde le même traitement qu'à tout son remaniement de l'inconscient, avec cette nouvelle formalisation autour du nœud borroméen constitué du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Lacan applique ainsi, comme il le dit souvent au cartel, cette formalisation avec les « des petites lettres » (*a*, S1, S2, A) lui assurant toute sa place dans son École à la lumière de ses nouvelles avancées.

Quand le cartel fait école

BERNARD NOMINÉ

Cartel sur « Le temps et la psychanalyse », composé de C. de Camy, C. Carassou, M. Formento, P. Padovani, C. Philippe, Plus-un : B. Nominé

Cartel sur « La phobie et les paniques, aujourd'hui » composé de C. Montgobert, A. Nguyễn, B. Nominé, F. Terral, Plus-un : D. Marin

J'ai accepté l'invitation d'Anne Castelbou pour cette rencontre intercartels dans l'idée de vous faire partager mes réflexions sur une expérience que nous avons vécue à quelques-uns au sein du Collège de Clinique Psychanalytique du Sud-Ouest. Nous venions de nous porter candidats au Conseil d'Administration de ce collège, fort mal en point à ce moment-là du fait d'événements institutionnels qui l'avaient profondément divisé.

Tout le monde sait que dans ce genre de moment, l'imaginaire du groupe pousse chacun à se positionner et la bipartition est l'issue la plus commune. C'est Blagson ou Fumisty et, n'en déplaise au père Fenouillard, il faut choisir.

Bien que nous nous soyons déclarés par choix forcé, les uns pour Blagson et les autres en faveur de Fumisty, en décidant d'assumer ensemble la responsabilité d'administrer ce collège, on faisait signe au groupe de notre volonté de sortir de cette logique clivante. Mais surtout, nous avons décidé de faire plus que d'administrer cette association, nous nous sommes constitués en cartel et avons proposé à la communauté des enseignants le produit de notre travail pour animer ce que nous appelons le Séminaire des Enseignants qui regroupe trois fois par an les enseignants et les participants de toutes les unités du CCPSO. Ce séminaire qui avait longtemps été un lieu vivant d'échanges, un lieu de gai savoir, s'était laissé envahir par une ambiance pénible de rivalités narcissiques.

Notre option de travailler en cartel pour reprendre l'orientation du collège clinique a eu un effet notable dès la première séance du Séminaire des Enseignants qui a retrouvé, aux dires de la plupart des participants, son dynamisme des premiers moments.

Quand le cartel fait école

Bien sûr, ce qui a été décisif dans cette histoire, c'est notre volonté de dépasser les clivages du groupe et de poursuivre le travail ensemble, mais le fait que nous ayons choisi la formule du cartel n'est pas pour rien dans la réussite de l'entreprise.

Je me propose donc de réfléchir sur cette expérience qui démontre l'intérêt de ce dispositif du cartel pour la communauté d'École et je vous soumetts le titre qu'enfin je trouve à donner à mon intervention d'aujourd'hui : « Quand le cartel fait école. »

L'entrée par le cartel

En consultant les quelques références dont on dispose, que ce soit l'Acte de fondation où Lacan présente son invention du cartel, ou que ce soit les commentaires qu'il en fait onze ans plus tard dans son séminaire « RSI » et dans des Journées de l'École freudienne sur ce thème du cartel, j'ai été frappé de voir qu'en 1975, Lacan n'a rien lâché d'une proposition qui était déjà présente dans l'*Acte de fondation*, mais qui m'avait échappée.

Lacan prévoyait deux accès pour s'engager dans l'École, l'un deux étant : « Le groupe constitué par choix mutuel selon l'acte de fondation et qui s'appellera un cartel, se présente à mon agrément avec le titre du travail que chacun entend y poursuivre. » C'est ce qu'il souligne dans la séance de clôture des journées sur le cartel en avril 1975 en disant très clairement : « Ce qui est à expliquer dans ma proposition qu'on entre à l'École non pas à titre individuel, mais au titre d'un cartel, c'est ce qu'il serait évidemment souhaitable de voir se réaliser dans la suite, et ce qui, je vous le répète, ne peut pas être défini comme étant désormais la condition, mais ce serait souhaitable que ça entre dans les têtes qu'on y entre à plusieurs têtes et au nom, au titre, d'un cartel¹. »

Il me semble que cette proposition d'entrée à l'École, non pas au un par un, mais par le dispositif et le travail du cartel, n'a jamais été suivie. La suivre à la lettre aurait peut-être été hasardeux et d'ailleurs

1. Séance de clôture des journées sur le cartel, Maison de la Chimie 13 avril 1975, *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n° 18.

Lacan prend soin de préciser qu'il n'en ferait pas une condition mais que c'est un souhait.

Cependant, je pense qu'il y a quelque chose de très audacieux dans cette proposition de Lacan et c'est quelque chose qui est en cohérence avec l'invention du cartel. Le cartel n'est pas seulement un dispositif de travail, Lacan envisageait qu'il soit aussi un élément de la structure de son École.

Le lien du cartel à l'École peut se concevoir à plusieurs niveaux.

Le cartel est inscrit dans l'École, c'est-à-dire que l'École est la destinataire de son travail, de sa production. On sait très bien que pour certains ça peut faire difficulté ; ils sont intéressés par ce style de groupe de travail mais n'en comprennent pas la formalisation ni la déclaration à l'École.

L'École est donc ce qui justifie le cartel puisqu'il s'y inscrit et qu'il lui adresse le produit de son travail. Mais c'est plus que cela ; il me semble que c'est dans le cartel, quand il fonctionne, que l'on peut mesurer ce qu'est l'École.

C'est quelque chose que j'ai vécu dans un cartel de la passe ce dont j'ai témoigné dans un numéro de *Wunsch*. Je parlais de ce moment où se précipite la décision d'une nomination possible. « Dans ce moment nous sommes seuls, l'ombre d'un Autre qui pourrait objecter à notre décision doit nécessairement s'effacer, de la même façon que s'est effacé cet Autre à la fin de la cure de celui qui s'offre cette expérience et qui se présente dans la procédure. Quant aux passeurs, s'ils ont été désignés par leur analyste, c'est aussi parce qu'ils en sont à ce point de déconstruction de l'Autre. » Et je concluais sur cette « expérience peu commune que représente ce petit groupe éphémère constitué de quelques personnes dans un temps de suspens par rapport à leur aliénation à l'Autre, uniquement intéressées à essayer de saisir un bout de réel. L'expérience de ce petit groupe, c'est l'expérience de l'École². » Alors, bien sûr, on pourra m'objecter que le cartel de la passe est un cartel particulier. Certes, mais ce

2. *Wunsch*, n° 14, p. 64.

Quand le cartel fait école

n'est sans doute pas pour rien que Lacan a confié précisément à un cartel le soin de recueillir les témoignages de passes. Il est clair que dans ce dispositif le cartel représente l'École.

La structure borroméenne du cartel

Si l'invention du dispositif du cartel date de l'*Acte de fondation*, c'est-à-dire de 1964, c'est en 1975 que Lacan réfère la structure du cartel à la logique borroméenne qu'il déploie dans son séminaire cette année-là.

Le mot cartel évoque le quatre, c'est-à-dire trois, plus un. Mais derrière ce mot, nous dit Lacan, il y a le mot *cardo* qu'il avait choisi initialement. En latin, ce mot désigne le pivot, le gond. C'est-à-dire que par le *cardo* qui deviendra cartel, Lacan visait l'articulation des personnes à l'École. Pour Lacan en 1975, cette articulation est de l'ordre de la logique borroméenne. C'est quelque chose qu'on peut lire dans les interventions que Lacan a faites dans les journées sur le cartel qui ont eu lieu les 12 et 13 avril 1975 et on peut remarquer qu'il reprendra cela dans une séance de son séminaire RSI deux jours plus tard.

Si l'on considère que la structure du cartel (3+1) est borroméenne, ça veut dire que chacun des membres doit se sentir responsable : « ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginairement, ce qui tient tout le groupe³. »

C'est ainsi que l'on peut comprendre la fonction de la plus-une personne. S'il faut que ce soit quelqu'un, en fait, la logique borroméenne indique que ça peut être quiconque.

C'est pourquoi je pense qu'il serait juste de dire que dans la structure du cartel, c'est l'École qui est plus-une.

Il y a un modèle qui a toujours fasciné Lacan, c'est le groupe de mathématiciens. Il remarque que quand des mathématiciens se retrouvent à travailler en groupe, ils parlent de la mathématique comme d'une personne, autrement dit, c'est la mathématique qui occupe cette place de la plus-une personne. Et c'est ce que Lacan

3. J. Lacan, Intervention aux journées de l'École freudienne sur le cartel, *op. cit.*

souhaitait pour son école : « le fonctionnement de groupes qui fonctionneraient comme fonctionne un groupe de mathématiciens⁴. » Lacan a souvent fait référence au groupe Bourbaki, non seulement pour ses avancées sur la théorie des ensembles, mais aussi pour sa formalisation, le fait que ses membres ne se soient pas mis en avant, qu'ils aient renoncé à s'en faire chacun escabeau et qu'ils aient privilégié leur appartenance au groupe.

Il y a un autre groupe de mathématiciens qui a retenu l'attention de Lacan, ce sont Roberval, Carcavi et Fermat qui correspondaient avec Pascal à propos des problèmes posés par la cycloïde. Là non plus, il ne s'agissait pas pour eux de décrocher un escabeau à la Sorbonne qui n'en avait rien à faire de la cycloïde. Qu'est-ce qui faisait – se demande Lacan – « qu'il y avait des mordus [...] des gens qui désiraient en savoir plus à propos de ces choses invraisemblables⁵ ? » Quelque chose les a réunis : un désir de savoir sur ce bout de réel qu'ils essayaient ensemble d'attraper.

C'est ce qui fait dire à Lacan que « le désir de savoir ne prend substance que du groupe social⁶. » Et il conclut qu'il aimerait bien voir se produire chez les psychanalystes « cette espèce de République » de la cycloïde.

En dehors de cette configuration du petit groupe de mordus, Lacan est plutôt sceptique par rapport au désir de savoir. Ce qui est plus habituel, c'est l'horreur de savoir. Par contre, le discours universitaire qui met le savoir en place d'agent, assure à ceux qui savent un moyen de puissance. Donc le prétendu désir de savoir maquille, en fait, un désir de puissance et ça, bien sûr, ce n'est pas quelque chose que l'on va partager mais que l'on veut garder pour soi tout seul. Ça donne lieu à toutes les querelles d'ego qui font s'affronter tous les Blagson et Fumisty du monde. L'un ne se définissant que dans son opposition à l'autre, ça fait les beaux jours de la politique politicienne qui paralyse notre démocratie et ce n'est pas là-dessus que peut se construire une école.

4. *Ibid.*.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXI*, « Les non-dupes errent », inédit, leçon du 8 avril 1974.

6. *Ibid.*.

Quand le cartel fait école

C'est pourquoi Lacan nous a fait cette proposition innovante du cartel sur le mode du nouage borroméen.

Ce nouage a pour principe d'exclure la possibilité du nœud à deux. Aucun rond ne peut se nouer seul à un autre. Le nœud ne peut se faire que par l'intermédiaire d'un troisième. Donc jamais deux mais toujours au moins trois. Le fameux « jamais deux sans trois » y trouverait peut-être son fondement logique, à condition de lui adjoindre un « ni trois sans quatre, ni quatre sans cinq. » Lacan avance que le principe général de la chaîne borroméenne s'énonce : $x + 1$. D'où l'on peut déduire, au passage, la fonction de la plus-une personne dans le cartel.

Mais fondamentalement ce +1 signe que dans la logique borroméenne, il ne saurait y avoir de chaîne à deux.

Cette exclusion de principe du deux, c'est le refus du binarisme mais c'est aussi au fondement du non-rapport sexuel.

Le nœud social

Lacan va s'en expliquer à propos de sa formalisation du cartel dans son séminaire le 15 avril 1975, soit deux jours après les fameuses journées sur le cartel. Il y justifie son invention du cartel : « Ce que je souhaite, c'est l'identification au groupe. Parce que c'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe. Quand ils ne s'identifient pas à un groupe, ils sont foutus, ils sont à enfermer. Mais, je ne dis pas par-là à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue du non-rapport sexuel comme trou. Pas de deux, au moins trois, et ce que je veux dire, c'est que même si vous n'êtes que trois, ça fera quatre, d'où mon expression plus-une⁷. »

Ce qui fait nœud social, c'est le contraire de la logique du deux qui, elle, conduit à la rupture. Le nœud social se tisse autour de cette impasse du deux.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, livre XXII, « RSI »*, inédit, leçon du 15 avril 1975

Quand Lacan parle de nœud social, c'est donc à différencier absolument de toute précipitation dans un phénomène de foule. La foule est régie par la logique du Un, c'est « un pour tous et tous pour un ! » ce qui programme la scission si deux prétendent au Un et cela ne peut qu'arriver car la logique du deux, c'est toujours la logique du Un. Puisqu'il n'y a pas moyen de faire du Un à partir de deux, il ne reste que le « pousse-toi de là que je m'y mette. »

Quand Lacan parle de nœud social, il se réfère à la structure élaborée de ce petit groupe éphémère qu'est le cartel dont la constitution ne tient pas à une identification de chacun à un leader selon le modèle de la foule freudienne, mais tient au fait que chacun peut et doit se compter comme plus-un, c'est-à-dire responsable de la tenue du groupe en même temps qu'il doit reconnaître cette même qualité à chacun des trois ou quatre autres.

Ce rapport particulier des uns aux autres, dans ce nœud social qu'est le cartel, devrait se retrouver au principe des relations des uns aux autres dans l'École : responsabilité de chacun dans le fait de faire école et respect des autres auxquels on reconnaît cette même responsabilité. C'est comme cela que je choisis d'entendre le souhait de Lacan qu'on rentre dans l'École non pas au un par un, chacun pour soi, mais qu'on y entre à plusieurs têtes par le cartel. C'est le cartel qui ouvre sur l'École.

Je crois qu'on peut dire que les liens du cartel à l'École sont évidents chez Lacan. On peut en prendre comme ultime preuve le dernier texte auquel je ne me suis pas encore référé, cette séance du séminaire de l'année 1980 où Lacan entérine la dissolution de son école et annonce la Cause Freudienne. Il résume son projet à la réaffirmation du cartel comme organe de base.

« Je démarre la Cause freudienne et restaure l'organe de base repris de la fondation de l'École, soit le cartel, dont, expérience faite, j'affirme la formalisation. Premièrement – quatre se choisissent pour poursuivre un travail qui doit avoir son produit. Je précise : produit propre à chacun et non collectif. Deuxièmement – la conjonction des quatre se fait autour d'un Plus-Un qui, s'il est quelconque doit être

Quand le cartel fait école

quelqu'un. À charge pour lui de veiller aux effets internes à l'entreprise et d'en provoquer l'élaboration⁸. »

Soulignons le paradoxe de ce produit du collectif qui n'est pas un produit collectif mais propre à chacun. Ce que ce collectif a pour fonction, c'est de favoriser le travail de chacun. Si la fonction du plus-un est de provoquer l'élaboration, on peut dans la même veine espérer que le cartel puisse provoquer l'élaboration au niveau de l'École.

C'est le sens de l'expérience que nous avons vécue au Collège clinique du Sud-Ouest en nous constituant en cartel pour réanimer un esprit d'École qui s'était étiolé. J'ai pensé que ce serait intéressant d'en témoigner. Mais quelques mots auraient pu suffire, ce qui compte, c'est l'acte que nous avons posé, il fallait le faire. Que j'essaie d'en articuler quelque chose après-coup est tout à fait secondaire.

8. J. Lacan, *D'écolage*, 11 mars 1980.

Le réel et le cartel

SARA RODOWICZ-ŚLUSARCZYK

Cartel sur « Le choix du sexe », composé de M. Klaus, A. Magdziarz, J. Szymańska et A. Wojakowska-Skiba, Plus-un : S. Rodowicz-Ślusarczyk

Je voudrais partager avec vous les résonances du travail sur la traduction et la lecture des textes fondateurs de l'École, un travail qui est toujours en cours depuis plus d'un an, au sein d'un des cartels du Forum polonais. Je parle pour moi-même, bien qu'il s'agisse des échos du travail des membres du cartel – Marcin Klaus, Anatol Magdziarz, Joanna Szymańska et Anna Wojakowska-Skiba – avec qui nous organisons des discussions pour les autres membres du Forum, suivies par des séminaires avec les enseignants d'EPFCL-France. Grâce à cette initiative, un de mes collègues a pour la première fois pris conscience de l'existence de l'École comme telle, ce qui témoigne de la nouveauté mais aussi de la vivacité de l'intérêt pour l'École dans notre groupe – même si au moment d'écrire ce texte, personne dans le Forum polonais ne fait partie de l'École. Je remercie donc chaleureusement Anne Castelbou et Patricia Dahan pour leur initiative d'inviter le Forum Polonais à participer à cet après-midi de travail.

Je suis particulièrement motivée par le thème que vous proposez : le dispositif du cartel, comme un lien inédit. Il me semble important de noter que, depuis le début de notre Forum, la question qui s'est périodiquement posée pour nous, est celle de savoir en quoi consiste essentiellement le cartel – comme si on était un peu perdus à cet égard. Même si dès le début les cartels fonctionnaient, la répétition de cette question prouve l'existence d'une dimension peu évidente, dans cette formule de travail inédite.

J'ai entendu un des enseignants de l'EPFCL dire qu'après le divan et le contrôle, le cartel est aussi en quelque sorte le « lieu de la

Le réel et le cartel

psychanalyse ». Quelques années plus tard, je comprends qu'il s'agit en fait d'une dimension qui prendrait en compte le discours psychanalytique. Je me demande aujourd'hui, dans notre expérience de cartel, comment cela pourrait être possible.

Comme tentative de réponse, je me réfère à l'expérience de lecture de ce que Lacan disait dans la « Proposition du 6 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », en justifiant l'invention de la passe. Même si la passe, qui se trouve au cœur de l'École, est bien évidemment à différencier du travail dans un cartel du Forum, hors du dispositif de la garantie de l'École, je ne pense pas que les deux n'aient rien de commun dans leur éthique. Autrement dit, je parle d'un point de vue extérieur mais en éprouvant que la raison d'être de l'École, c'est-à-dire la passe, n'est pas sans échos pour le travail dans le cartel.

Je dis « expérience de lecture » parce que les phrases de Lacan dans ce texte me reviennent d'une drôle de façon, comme le refrain d'une chanson que l'on ne peut pas se sortir de la tête. Important est le moment où l'on remarque l'insistance d'une chanson après un petit écart de temps, en se rendant compte des mots. C'est peut-être aussi l'effet d'une langue étrangère qui y participe. Il s'agit d'une expérience qui est amusante puisque la phrase en question est : « il y a un réel en jeu... dans la formation même du psychanalyste¹ », et au moment de percevoir son insistance, elle se complète avec ce qui suit quelques lignes plus loin : « ce réel provoque sa propre méconnaissance » et Lacan continue « voire produit sa négation systématique² .»

Lorsque l'on commence à étudier Lacan, le terme « réel » paraît intimidant, ou il devient une sorte de mot dernier, par lequel l'on ne dit pas beaucoup de choses. Je ne pense pas que cette impression soit juste. C'est ainsi que je comprends les remarques de Lacan sur la facticité du réel – c'est le discours scientifique qui produit le réel

1. J. Lacan, « Proposition du 6 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968, p. 15.

2. *Id.*, p. 16.

de la ségrégation et de la concentration, et qui promeut trop facilement dans son langage ce terme du « réel », en méconnaissant son importance, en le banalisant. Malgré une sorte de précision, sinon de prudence, requise pour en parler, le réel ne devrait quand même pas être ignoré. En mai de l'année dernière, quand Patricia Dahan a discuté avec nous notre lecture de la « Proposition », elle a souligné quelque chose d'important, à savoir que si le réel produit sa négation systématique, cela découle de sa nature même d'être le réel. Je comprends ainsi qu'il n'y a ni d'exceptions, ni à cet égard, des élus – la méconnaissance se produit pour chacun, comme peut-être a dû me rappeler l'effet d'une chanson coincée dans ma tête. Lorsque Patricia a commenté que c'est la raison pour laquelle les autres dans leur rôle d'intermédiaires du témoignage sont nécessaires dans la passe, pour éviter cet effet de fascination du réel, j'ai pensé que dans le Forum nous sommes également nécessaires les uns pour les autres, dans un lien inédit

De cette façon, ma question sur le cartel et son lien avec l'École suit les répercussions d'un dispositif qui tient compte de ce « réel en jeu dans la formation du psychanalyste » pour ce qu'il y a d'inédit dans les liens du cartel.

Ce nouveau type de lien permet de questionner l'intérêt de savoir comment fonctionnerait dans la pratique le *gradus*, distinct de la hiérarchie. Si les Forums ont leur École, fondée sur le principe du *gradus*, un Forum ne pouvait-il donc pas être un écho extérieur de l'École ?

Déjà dans l'« Acte de fondation », Lacan évoquait le terme de l'école comme un lieu de refuge, voire comme la base d'une opération contre le malaise dans la civilisation³ – et le malaise dans la psychanalyse de son temps.

La question d'une institution qui ne serait pas fondée sur la hiérarchie revenait souvent au cours de nos réunions, l'expérience du malaise si généralement présent dans les groupes n'ayant rien d'étranger

3. J. Lacan, « Acte de fondation », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 238.

Le réel et le cartel

pour personne. Une de mes collègues se demandait comment pouvait exister une alternative à la hiérarchie, autre que tout simplement une démocratie. Il ne s'agit pas cependant de réclamer un idéal de l'amitié ou une harmonie commune. Je pense que l'idéal des bonnes relations ne réussit pas à constituer un refuge contre le malaise dans la civilisation. En ce qui concerne le respect, par exemple – qui n'est en soi rien de mal – je me souviens de la remarque faite une fois par Colette Soler, à savoir que le respect est un moyen de garder la distance. Garder une distance ne doit pas impliquer un manque de lien, cela peut aider à sortir d'un trop de brutalité dans les relations, mais ainsi demeure quand même la question du type de lien dans une école de psychanalyse.

Jacques Lacan accorde à l'expérience, soit ce qui est la part directe de chacun qui se soumet à l'expérience d'une psychanalyse, pour chaque analyse singulière. Tous les types connus de garantie institutionnelle fonctionnent autrement – là où il y a une formule pour vérifier et pas seulement contrôler, par exemple dans le cas d'un examen, un candidat s'adapte à un savoir supposé, connu d'avance. En écoutant « du dehors » des présentations qui concernent la passe dans la communauté de l'École, on peut ressentir la vivacité et même un effet de surprise, un élément de nouveauté qui semble surgir de l'expérience de ceux qui se risquent à faire reconnaître ce moment du passage à la position du psychanalyste, ou de ceux affectés par ces témoignages, les passeurs.

Une fois pendant le travail de notre cartel, nous avons noté un fait simple : nous étions en train de lire à propos de la fin de l'analyse sans en avoir l'expérience. Faisant une blague pleine d'esprit une des collègues a dit : « c'est pour que rien ne nous surprenne que nous lisons » rendant ainsi compte qu'on cherche à éviter la surprise, alors que l'imprévu est une part essentielle de l'expérience. Cette remarque m'a fait réfléchir sur ce qu'est la lecture des textes psychanalytiques dans le cartel.

Je me suis ainsi posée la question du rôle de la théorie dans le cartel, où la référence à l'expérience de psychanalyse de chacun est à

l'horizon. La théorie psychanalytique qui est si essentielle et, avec Lacan, aussi compliquée, peut-elle avoir une fonction d'orientation au-delà des différentes interprétations? Je questionne une dimension au-delà d'une discussion qui aide à mieux comprendre : il s'agit de différencier le cartel d'autres formes d'apprentissage nécessairement fondées sur le discours du maître.

Dans l'expérience solitaire du psychanalyste, la partie réelle de l'objet petit a est ce manque autour duquel s'organise le discours. C'est ainsi pour chacun, c'est-à-dire que chacun commence à élaborer ce point impossible à situer non seulement à la fin, mais d'une certaine façon à partir du moment d'entrée en analyse, soit même quand on ne sait rien sur la théorie psychanalytique et sans même avoir l'idée d'objet petit a. Lorsque l'on travaille à plusieurs dans un cartel, en étant tous analysants, nos compréhensions et nos incompréhensions sont différentes. J'ai l'impression que ce qui introduit la dimension analytique dans notre collaboration, c'est la possibilité de saisir non seulement le contenu, les divers sens du discours des autres, mais le fait même que chaque personne travaille... différemment. C'est une dimension qui fonde la valeur de la durée du cartel, le lien apparaissant pendant le travail. C'est tout à fait autre chose que dans les autres modalités de travail (dans l'industrie par exemple), une tolérance des différences au bénéfice d'un produit final comme un bon rapport.

Le commentaire de Jacques Adam, qui a travaillé avec nous sur la « Proposition » en janvier, m'a fait comprendre que le nouage entre la psychanalyse en intension et la psychanalyse en extension – qui était en défaut jusqu'à la « Proposition » – s'étend jusqu'à la garantie du psychanalyste, soit l'essence de l'École qui est la passe. La béance⁴ ne doit pas être annulée, faire nouage entre intension et extension n'est pas, il me semble, brouiller la différence entre ce qui est personnel et ce qui est institutionnel, l'École n'étant pas une secte. Mais cette béance peut être mise au travail – et je me demande

4. « C'est par le biais de sa béance, qu'il peut être mis en action, et il l'est chaque fois qu'on trouve de moyens d'en user. », « Proposition du 6 octobre 1967 ... », *op. cit.*, p. 17.

si son existence n'est pas aussi quelque chose du réel. L'intersection et la liaison de ce qui est le plus personnel, « privé » comme on dit pour indiquer la discrétion autour de l'intime, avec ce qui est « public » renvoie une fois de plus à la question du lien.

Je relève un autre écho de la lecture de la « Proposition », par lequel je me permets de rapprocher deux types différents de la non-compréhension. Lorsque Lacan y souligne la dimension originale de l'expérience de la psychanalyse, il insiste sur l'après-coup, l'effet de temps qui lui est radical. Le temps logique implique un passage par le moment de comprendre qui est, comme nous enseigne Lacan, produit par la non-compréhension. La non-compréhension a lieu au cours d'une séance, entre les séances, et aussi pendant la durée de l'ensemble d'une analyse, soit entre l'entrée en analyse et sa conclusion. Dans cette articulation de la plus petite à la plus grande échelle temporelle, qui sont logiquement la même chose, n'y a-t-il pas à voir ce qui évoque le *gradus*? Et par ailleurs, si la fin d'une analyse veut dire que l'énigme est résolue, n'est-ce pas que les surprises de l'inconscient et des surprenants moments de comprendre continuent?

Le temps de la non-compréhension peut parfois être le temps d'une hésitation, ou pire. Quand Lacan décrit le passage du psychanalysant au psychanalyste, il dit : « La paix ne vient pas aussitôt sceller cette métamorphose⁵. » Il se réfère au deuil, qui n'est pas effectivement un temps de paix. Le deuil étant pour ceux qui sont passés à l'analyste, il les distingue [de ceux pour qui ce n'est pas encore accompli. C'est donc ainsi que Lacan souligne encore le réel de l'expérience, parce qu'il veut engager comme passeur celui qui se trouve, si je le comprends, dans l'« entre-temps » logique.

Dans la vie courante, le deuil est quelque chose que l'on ne peut pas prévoir, ni solliciter, parce qu'on en est touché par le réel de la mort. On ne peut pas se vanter d'un deuil – « Nous n'éversons là rien dont on se puisse donner les airs, si on n'y est pas⁶ ». C'est l'une des expériences solitaires les plus privées. L'idée de Lacan de mettre au travail

5. *Id.*, p. 26.

6. *Id.*, p. 26.

institutionnel quelque chose de si intime peut provoquer une objection comme premier réflexe. J'ai eu l'impression que dans la « Proposition », il est davantage question de la position du passeur (à savoir « lui, l'est encore [la passe]⁷ », comme étant associée à la position dépressive) que de la position du passant qui termine son analyse. La conséquence de cette dimension, au-delà de la passe, me paraît telle que la contribution personnelle de chacun au travail est tout aussi importante, dans tous les stades où il se trouve de son analyse.

Je reste pourtant frappée par la référence à la révélation dont l'« effet dans la structure doit être négligé⁸ ». Je conclus donc avec des questions qui sont à travailler. La citation de saint Thomas dans la « Proposition », *sicut palea*, sont les mots qu'il a énoncés après une révélation. S'il est facile d'associer la révélation avec ce qui incite à une activité inédite, sinon une extase, pourtant les mots « tout cela me paraît comme du fumier » résonnent dépressivement. Pour saint Thomas, c'était un moment d'arrêt, il a arrêté d'écrire, (il n'aurait produit qu'un seul texte après un commentaire du « Cantique des Cantiques »). Pendant le séminaire avec Luis Izcovich, nous avons pu saisir en quoi la révélation se réfère à la satisfaction inédite de celui qui finalise son analyse et pour qui donc la position dépressive est passée. La révélation étant dans ce cas ce qui permet d'arrêter la chasse de sens grâce à la production d'un savoir singulier, après la chute du sujet supposé savoir.

Je note quand même dans cette référence à saint Thomas la proximité de deux termes, révélation et dépression, qui me paraît paradoxale et qui peut-être indique aussi un nouage et donc un lien entre les deux.

7. *Id.*, p. 21.

8. *Id.*, p. 22.



Le cartel et le lien d'École

COLETTE SOLER

Cartel sur « Le pas d'entrée dans une psychanalyse », composé de S. Alberti, N. Cordova-Nataïli, A. Martinez-Westerhausen, C. Soler, S. Schwartz, Plus-un : Didier Grais

Lacan a créé son École à titre, il l'a dit lui-même, « d'expérience originale », ce qui veut dire aussi distincte des autres types de regroupement que le discours analytique est distinct des autres discours. Il lui a donné pour but un travail, celui de penser la psychanalyse. À ceci près que ça ne se fait pas tout seul mais à plusieurs. C'est si vrai que dès le départ, il a posé la nécessité d'un « transfert de travail » et que, diagnostiquant son propre échec dans « Raison d'un échec », il parle de « l'échec de mes efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée analytique¹ ».

On peut donc définir d'entrée ce qu'est ou ce que doit-être, un lien qui soit spécifiquement d'École : c'est un lien tout entier fondé sur et orienté par un désir spécifique, celui d'interroger la psychanalyse, sa pratique, l'acte qui la fonde, ses résultats cliniques.

Le cartel, première initiative institutionnelle de Lacan pour son École, a été inventé à cette fin, avant la seconde, le dispositif de la passe. Toutes deux méritent d'être questionnées et évaluées dans leurs fonctionnements et leurs résultats, mais elles ont la même finalité, celle que je viens de dire.

Or, je note que l'on questionne plus la passe que le cartel et que ce que nous appelons notre travail d'École se réduit beaucoup trop à parler de l'expérience dans le dispositif. Il est tout à fait nécessaire, je n'en doute pas, d'entendre les cartels, les AE, éventuellement les passeurs. Cette focalisation exclut du travail d'École ceux des membres qui, par exemple, sont simplement analysants, ceux

1. J. Lacan, « Raisons d'un échec », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil. 1968, p. 50.

Le cartel et le lien d'école

qui ne sont pas encore analystes, ceux qui travaillent pour l'essentiel dans les institutions où les conditions sont si différentes du privé. Comment seraient-ils mobilisés par les récits d'une expérience qu'ils n'ont pas et qui est souvent éloignée de leurs préoccupations au quotidien ? L'expérience dans le dispositif est au un par un, et pour quelques uns. L'École, c'est pour tous ceux qui y viennent.

Là intervient l'autre dispositif fondateur, le cartel. N'oublions pas que dans l'École, au début, était le cartel, pas encore la passe. Eh bien, il se passe une chose étrange avec le cartel : il ne suscite pas la moindre protestation, c'est un succès sans pareil, partout, comme s'il y avait un besoin de cartel. Dans les diverses communautés analytiques, du dehors comme du dedans, on dénonce tout, le groupe, les instances de pouvoir, la hiérarchie, la passe, sauf le cartel. Cette unanimité interroge. C'est d'autant plus curieux que l'objectif du cartel converge avec celui des AE : un travail concernant la théorie de la pratique analytique. Et avec en outre une exigence : le produit, propre à chacun, car Lacan ne croyait pas à la co-pensée ou co-création qui est tellement à la mode aujourd'hui, mais au un par un. Ce succès sans partage me paraît le signe d'un problème.

Raisons d'un succès

J'interroge ce succès pour répondre à la question de savoir si ce succès est analytique et à quelle condition il peut l'être.

On peut questionner le cartel sous deux angles. D'abord sous celui de sa structure, que je pourrais dire sociale, et ensuite sous celui du travail qui en sort. C'est sur le premier point que je m'arrête. Le cartel n'est pas un groupe quelconque.

J'ai eu l'occasion de montrer que dans l'enseignement de Lacan, il est une répercussion à long terme des groupes de Bion, tels qu'il les évoque dans son texte « La psychiatrie anglaise et la guerre », à savoir un groupe – je cite une remarque qu'il emprunte à Rickmann et qu'il juge fulgurante – où pour chacun « tout membre soit sur le même pied que lui en ce qui concerne les rapports avec son semblable² ».

2. J. Lacan J., *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 111.

Le cartel en effet, par définition, n'est pas une structure compétitive, les quatre y sont au pair, qu'ils se choisissent ou qu'ils se tirent au sort, et ils sont réunis pour une tâche commune, comme c'était le cas dans les petits groupes sans chef de Bion. Or, ce groupe paritaire est une structure qui évite les répercussions de l'asocialité proprement névrotique sur laquelle Lacan mettait l'accent dans ce texte.

Le succès du cartel, je suis bien convaincue que ça tient aux raisons susdites, à savoir à son caractère de néo-société où les membres sont, comme il dit, sur le même pied dans le rapport aux autres et que, quelles que soient leurs différences, elles ne modifient pas la structure du groupe. Au fond, par l'homogénéité qu'il instaure, c'est un espace protégé le cartel. Protégé notamment contre les hiérarchies.

Notre époque hait la hiérarchie, ce ne fut pas toujours le cas dans l'histoire, il faut en prendre la mesure, mais en 1968, cette antipathie était à son acmé. Lacan ne s'est pas explicitement référé au groupe de Bion à propos du cartel, mais je ne doute pas qu'il avait encore en tête à cette époque la remarque de Rickmann. J'en veux pour preuve, les précautions qu'il a dû prendre pour introduire la passe en la distinguant de la hiérarchie, en lui opposant le *gradus*. Alors que le *gradus* est bien une sorte de hiérarchie mais sans le pouvoir institué de quelques-uns. Le cartel, lui, n'est ni hiérarchie, ni *gradus*. Égalité de principe. Et voyez le seul point qui a été mis en question concernant le cartel : c'est la « plus une personne », chargée de décider du destin des productions de chacun. Immédiatement s'est levé le soupçon de la chefferie possible. Moi-même j'ai questionné ce point à l'époque. Il se trouve que dans les Journées d'avril 1975 consacrées aux cartels de l'EFPP, je suis intervenue avec mes co-cartellisans, et nous avons ensuite été admis comme membres de l'École à ce titre, pour la première et la dernière fois, je crois. Et quand Lacan m'a questionnée dans l'assemblée sur ce qui avait fait plus-un dans notre cartel, j'ai répondu que c'était son nom, soit le transfert de chacun sur sa personne. En tous cas, le plus-un ne fonctionne plus du tout dans les cartels comme la personne qui décide du sort des travaux. Lacan est d'ailleurs revenu sur ce point en 1974 en Italie, pour dire que le

Le cartel et le lien d'école

plus-un est une exigence logique, etc. mais qu'il pourrait ne pas être incarné. La raison du succès, c'est donc, je pense, cette structure paritaire, propice à ménager les narcissismes autant que le narcissisme de groupe auquel Lacan imputait justement son échec dans le texte que je citais.

Demandons-nous alors : en quoi le cartel diffère du groupe de copains dans lequel on se groupe par affinité, on a plaisir à se voir, et ça dure ? Autant que ce plaisir. Eh bien il est possible que souvent ça n'en diffère pas, et que ça dure et on y devise de la psychanalyse parfois pendant dix ans, je connais un exemple. Lacan l'a bien compris puisqu'il a introduit, permutation et tirage au sort, qui indiquent clairement que, pour lui, le lien de cartel n'est pas un lien par affinités.

Différence entre un petit groupe d'affinités et un groupe qui n'est pas fondé sur les affinités a un répondant logique. Les groupes d'affinités obéissent plutôt à la logique des classes, à savoir celle qui régit des multiplicités d'éléments qui ont entre eux un trait commun, un attribut qui définit la classe. Chacun étant identifié par le trait de la classe, relève de la particularité, du Un entre autres, du un parmi d'autres. Rien à voir avec la singularité, car le singulier est solidaire non de la classe, mais plutôt de la logique des ensembles dans laquelle les éléments de l'ensemble ne sont pas définis par un attribut commun.

Le cartel ne doit donc pas être une classe. Ses membres, comme dans un ensemble, n'ont pas d'attribut commun, mais une tâche sur laquelle ils s'accordent. Autant dire qu'il ne suffit pas de se mettre à 4, 4 qui se choisissent, et il y a toujours alors un plus-un, pour que ce soit un cartel. La structure 4+1 ne suffit pas à définir le cartel, car avec ces 4+1, ça peut parfaitement être un petite foule, ce n'est pas le nombre qui fait la structure du groupe. Quand c'est une foule, Freud a marqué qu'elle fonctionne sur la confusion de l'idéal et de l'objet, I/a, mais il a remarqué aussi que le transfert, soit le rapport au sujet supposé savoir, instaure éventuellement la même confusion de l'idéal et de l'objet, ce pourquoi d'ailleurs Freud s'est demandé si le transfert n'était pas une foule à deux, autrement dit un cas particulier du discours du maître, et du coup la question était posée de

la confusion entre l'analyste et le maître, le maître sous la forme du modèle à qui s'identifier, voire du directeur de conscience, ou du père. Ce débat traverse toute la psychanalyse depuis Lacan qui y est entré en polémiste, et il n'est pas clos.

C'est justement parce que ce n'est pas la seule structure logique 4+1 qui distingue le cartel qu'il faut une condition supplémentaire, libidinale, une identification différentielle, que Lacan a explicitée sur le tard, ayant sans doute constaté que c'était devenu nécessaire dans sa propre École.

Le propre du cartel

En 1977, ce qu'il questionne ce n'est pas le 4+1, mais le principe libidinal de la cohésion du cartel, autrement dit, l'identification spécifique qui y fonctionne, soulignant que faute d'une identification, quelle qu'elle soit, c'est la folie, le délire théorique. Sa réponse est catégorique : le cartel fonctionne sur l'identification hystérique. Ce ne sont pas ses termes, mais c'est ce qu'implique sa formule de « l'identification au point central du nœud », là où est écrit l'objet qui manque, autrement dit l'objet cause du désir, et l'identification en question est « une identification participative au désir de l'autre » sans majuscule, autant dire au manque de l'autre. Évidemment, elle est autre chose que l'identification entre les « moi » de la foule freudienne, et ce n'est ni l'identification primordiale, ni l'identification par un trait, c'est la troisième que Freud a distinguée et que Lacan a reformulée en « identification participative au désir » de l'autre. C'est dire que dans le cartel chacun peut s'identifier à chacun, en tant qu'il travaille à partir de son manque à savoir, fût-ce à produire un plus de savoir. Le moteur est donc l'hystérie analysante. Ce n'est pas n'importe laquelle, l'hystérie analysante, nous sommes assurée de sa spécificité puisque dans l'analyse, elle peut être disjointe des symptômes paradigmatiques de l'hystérie dans ce que nous appelons l'hystérisation d'entrée en analyse. À l'entrée, on n'hystérise pas seulement les non-hystériques mais les hystéries elles-mêmes, car au naturel l'hystérie n'est nullement travailleuse, questionneuse tout au plus, et l'hystérisation est nécessaire, qui fait passer le sujet

Le cartel et le lien d'école

de la place de l'agent qu'il occupe dans le discours hystérique à celle du travailleur qui est la sienne dans le discours analytique. Mais quand on hystérise des non-hystériques, des sujets obsessionnels par exemple, ils ne deviennent pas pour autant des hystériques au sens de la structure clinique, ils restent obsessionnels, mais transformés en hystéries analysantes. C'est l'exemple même de la disjonction en acte de la structure clinique, hystérique, obsessionnelle, phobique ou perverse, et de l'hystérie analysante. Sa production est un artefact du discours analytique et pour que se produise cette identification participative au désir de l'autre, tout dépend évidemment de la mise en acte du désir de l'analyste.

Pourquoi souhaiter cette identification, et tardivement en 1975, alors que les cartels fonctionnent depuis longtemps et que personne ne s'en plaint ? Mais parce qu'une autre identification est toujours possible, et qui ne servirait pas les finalités d'École. Justement celle qui fonde une structure de foule, ce n'est pas le nombre qui décide de la structure libidinale. Le transfert lui-même tend à fonctionner comme une foule à deux, je l'ai dit. Dans la foule freudienne chacun est identifié au regard qui supporte le Un du chef, telle la redéfinition par Lacan de la foule nazie dans D'un Autre à l'autre. L'identification à l'analyste promu dans l'IPA, a été dénoncé par Lacan, non parce qu'elle était impossible, elle ne l'est pas, au contraire, mais parce qu'elle ne sert pas les finalités analytiques. Il nous faut des cartels qui soient l'envers des petites foules d'admirateurs de quelque Un que ce soit et de ce que Lacan a rencontré et dénoncé dans son École comme la « clique » dont les analystes s'entourent parfois. Si dans un groupe de 4+1, c'est à l'objet *a* comme trou que chacun s'identifie alors, à cette condition, Bernard Nominé a raison, qui notait que le cartel peut être subversif, et du coup chacun dans le travail de cartel est responsable de l'École, du lien d'École qui est envers du lien associatif-type.

Je précise un peu ce point de manque. Dans l'hystérie banale, c'est le manque du désir en jeu dans l'amour. Dans l'hystérie analysante, ce n'est pas le même manque, mais le manque à savoir. Seulement, ce n'est pas simple le manque à savoir. C'est même très ambigu. Il

faut le distinguer du manque à comprendre Lacan, de ceux qui n'ont pas encore assez lu, assez travaillé. Lacan, avec cette identification au point de manque, n'invitait pas à emmagasiner les textes canoniques, il a dénoncé au contraire leur fossilisation, c'est-à-dire leur usage à titre de semblant, qui bouche le trou justement et promeut le discours universitaire. Le vrai manque à savoir provient du savoir bel et bien là, déjà articulé, mais qui, comme toute théorie inclut un manque, est troué.

Le trajet de Lacan en est l'exemple, du savoir qui inclut un manque. Il est parti de Freud – on ne part jamais de rien, on pense à partir du pré-jugé, de ce qui a été jugé avant – et l'impensé du pré-jugé, d'abord de Freud, puis de ce qu'il a lui-même produit, est le moteur de l'élaboration à chaque étape de son enseignement. Dans l'hystérie analysante le manque à savoir est moteur.

Autant dire que dans le petit groupe qui se dit cartel, elle ne prévaut pas automatiquement, car d'autres identifications sont possibles, soit à un autre membre du cartel, soit à celui qui en a pris l'initiative par exemple, soit à la personne plus-une, dans tous les cas, c'est identification à un Un quelconque, comme dans la foule. Même dans le nœud borroméen, il y a, outre le trou de l'objet *a*, le Un du dire qui fait fonction de plus-un, et qui est constituant du nœud. Dans le discours analytique, c'est le Un-dire qui porte l'acte, lequel fait de l'objet le semblant qui commande au discours, et là, pour peu que l'acte flanche, ou qu'il échoue à « soumettre le sujet à la question du plus-de-jouir », l'Un-dire vire vers le Un d'élection, mais d'élection de l'amour du maître. Dans une analyse, c'est à l'analyste, s'il l'est, de parer à cet effet-type du transfert, dans le cartel, c'est à chacun des membres du cartel.

Autre exemple majeur de l'hystérie analysante, c'est le passant. Ce n'est pas moi qui le dit, mais Lacan dans sa Préface, quand il lui impute d'avoir à « s'historiser de lui-même ». Avec un Y. Pas d'historiser sa vie, ça c'est ce qu'il fait dans l'analyse, mais d'historiser son analyse même et cette fois sans l'induction du désir de son analyste.

Le cartel et le lien d'école

Qu'est-ce à dire? À la fin d'une analyse, on fait le contraire, on en finit avec l'histoire, la sienne propre : arrêt de l'hystérie analysante. Si le sujet s'en tient alors au silence qui va avec l'identification au symptôme, ça fera peut-être un analyste, mais sûrement pas une École, faute de cette identification autre au manque de l'objet qui cause le désir. On comprend là pourquoi Lacan dit qu'il a instauré la passe parce qu'il avait donné la seule définition possible de l'objet cause du désir : ce qui manque. Cette passe, c'est une sorte d'appel à un supplément d'hystérie analysante. Le savoir que l'on peut en attendre ne concerne ni la science ni le sexe, mais la psychanalyse, en commençant par une psychanalyse, celle du passant.

Ainsi pour les deux dispositifs d'École, cartel et passe, Lacan convoque la libido de l'hystérie analysante, qu'il reconnaît par ailleurs être à l'œuvre dans son propre enseignement. Elle est la condition de possibilité des liens d'École, et de l'École comme expérience originale, distincte donc du groupe tout venant, où cependant elle se loge.

Conséquences? Pour tous les cartels de fait, tous ces 4+1 qui fonctionnent à qui mieux mieux, eh bien on pourrait ne pas leur décerner trop vite le titre de cartel de l'École. À eux d'en faire la preuve. Quant aux cartels de la passe, ils pourraient prendre en compte les performances d'historisation de l'analyse, plus que ce que l'on perçoit de l'analyse elle-même. Juger moins l'analyse, ce qu'elle a produit ou pas, le point où elle est arrivée ou pas, que son hystorisation, plus ce que le passant peut dire des effets analytiques dont il témoigne, que de l'étendue de ces effets, pour lesquels il n'y a d'ailleurs pas d'étalon.

INFORMATIONS

APRÈS-MIDI DES CARTELS INTER-PÔLES **L'acte de dire**

Samedi 15 octobre 2016
EPFCL
118 Rue d'Assas – 75006 Paris

JOURNÉE INTER-CARTELS **Le cartel comme nœud social** **dans la communauté école – Effets et produits**

Samedi 22 octobre 2016
ATHÈNES

Pour tous renseignements
concernant les cartels
vous adresser à :
anne.castelbou@sfr.fr

L'équipe de rédaction de ce numéro du Bulletin des
cartels était composée de :
Marie Noëlle Laville, Catherine Theux
et Anne Castelbou-Branaa, responsable des cartels

Achevé d'imprimé
par Arts graphiques, Toulouse
en septembre 2016
dépôt légal : septembre 2016

Imprimé en France